

LES  
ÉTUDES BIBLIQUES

PAR

A. LOISY

-----

Extraits de la Revue *l'Enseignement Biblique*



AMIENS

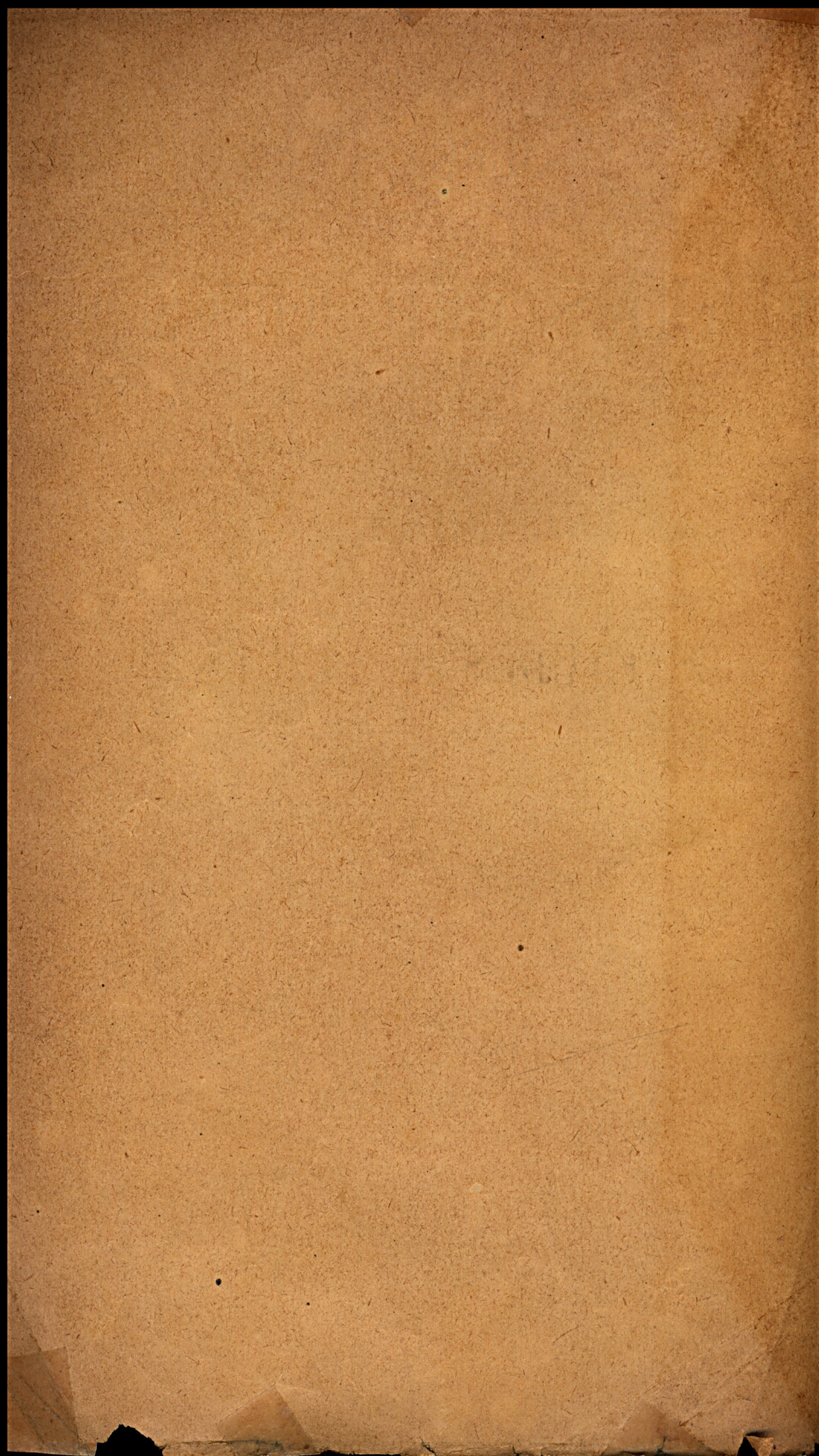
ROUSSEAU-LEROY, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue Saint-Fuscien, 18

—  
1894

SM  
X  
92





---

LES ÉTUDES BIBLIQUES

---



BRITISH MUSEUM



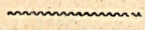
hvv

80-

LES  
ÉTUDES BIBLIQUES

PAR

A. LOISY



Extraits de la Revue *l'Enseignement Biblique*



AMIENS

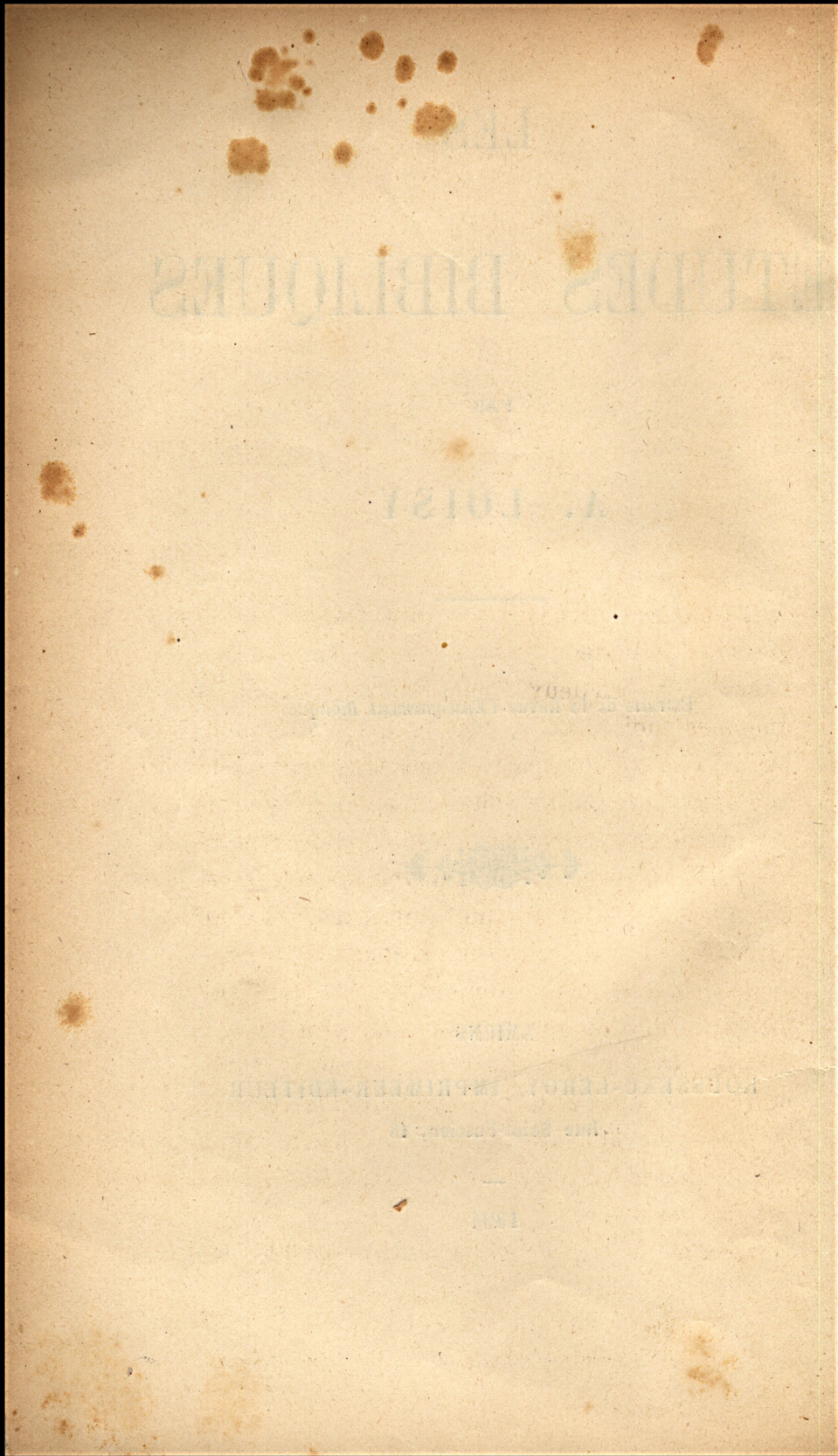
ROUSSEAU-LEROY, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue Saint-Fuscien, 18

—

1894





## AVANT-PROPOS

---

La modeste revue d'Écriture sainte, « l'Enseignement biblique », dont j'avais entrepris la publication, a vécu deux années (1892-1893). Il y a quelques mois, j'en ai annoncé la suppression, par un avis ainsi conçu : « L'Enseignement biblique ne paraîtra pas en 1894. Filialement soumis aux dernières instructions du Souverain Pontife Léon XIII, le directeur de la Revue éprouve le besoin de se recueillir quelque temps dans un travail silencieux. Il remercie tous ses abonnés du concours bienveillant qu'ils lui ont apporté dans une œuvre difficile et qui n'aura pas été sans fruit. » L'Enseignement biblique était destiné à reproduire le cours d'Écriture sainte dont j'étais chargé à l'Institut catholique de Paris. La Revue a disparu parce que j'avais cessé de professer dans cet établissement.

Comme le tirage des chroniques de l'Ensei-



gnement biblique était limité au nombre des abonnés, et que plusieurs personnes désirent aujourd'hui se procurer certains articles dont tous les exemplaires sont épuisés, j'ai cru bon de les rééditer sous un titre commun, sans y corriger autre chose que les fautes d'impression, et en y ajoutant les notes qui m'ont semblé nécessaires ou utiles.

A. L.

Paris, le 1<sup>er</sup> Mai 1894.



# LES ÉTUDES BIBLIQUES

---

---

## I

### PROGRAMME DE L'ENSEIGNEMENT BIBLIQUE (1)

La présente publication n'est pas une revue de la science biblique. Elle est destinée à reproduire un enseignement oral que l'on veut mettre à la portée d'un plus grand nombre de personnes, par la voie d'une communication régulière, sans en modifier le caractère ni la forme. La pensée que cette communication pourrait être utile à quelques âmes de bonne volonté, surtout à de jeunes ecclésiastiques désireux de s'appliquer aux études scripturaires, a été l'unique mobile qui nous a conduit à chercher des lecteurs au dehors.

Depuis plusieurs années, de savants apologistes nourrissaient l'intention de fonder une revue des études bibliques. Leur projet s'est enfin réalisé. Nous faisons des vœux pour que la *Revue biblique* trouve partout l'accueil qu'elle mérite (2). Elle atteindra la noble fin qu'elle se propose et prouvera qu'il existe des exégètes catho-

\* (1) Publié dans le numéro de janvier-février 1892. — Les notes pourvues d'un astérisque ont été ajoutées dans la présente édition.

(2) La première livraison de la *Revue biblique* vient de paraître chez l'éditeur Lethielleux (janvier 1892).



ques ; que ces exégètes ont l'intelligence des besoins de leur temps ; qu'ils sont capables de faire progresser la science de la Bible ; qu'ils sont aptes à comprendre et à défendre l'Écriture sainte. Si nous avions visé un objectif aussi élevé, nous aurions abandonné notre projet en voyant que d'autres se chargeaient de l'exécuter beaucoup plus sûrement que nous, et nous nous garderions bien de mettre en circulation un organe de publicité qui ferait double emploi avec celui que les RR. PP. Dominicains, MM. Vigouroux, Le Camus et autres savants catholiques autorisent de leur nom et soutiendront de leurs travaux. Mais il nous a semblé que si une revue d'exégèse savante, de profonde érudition, de saine et loyale apologétique était, à l'heure présente, d'une utilité majeure, pour ne pas dire d'une indispensable nécessité, il y avait place, à côté de cette œuvre hautement scientifique, pour une œuvre de vulgarisation. Les études bibliques en France n'ont pas seulement besoin de recevoir leur couronnement par la création d'une revue où nos maîtres les plus estimés feront connaître le fruit de leurs recherches ; elles ont besoin aussi d'être soutenues par la diffusion de la science qui est déjà faite, par l'exposé de l'état où se trouvent actuellement les principales questions relatives à l'histoire et à l'interprétation de la Bible, par l'examen suivi, didactique, des difficultés qu'elles soulèvent et des solutions qu'il est possible d'y apporter. Les recherches érudites sur la Bible ont leur raison d'être. Le simple enseignement de la Bible et des questions bibliques a aussi la sienne. Tout notre programme tient dans ces mots : *Enseignement biblique*, dont nous avons fait le titre de notre publication. Si nous en avions connu un plus modeste, nous l'aurions choisi.

Nous ne nous adressons pas aux érudits de profes-



sion ; ils nous diraient sans doute avec raison que nous n'avons rien à leur apprendre. Nous avons principalement en vue les ecclésiastiques, les jeunes prêtres surtout, qui aiment la Bible, qui voudraient la mieux connaître, qui désirent compléter sur ce point l'initiation excellente, mais nécessairement imparfaite, qu'ils ont reçue dans les séminaires, et qui trouveront peut-être dans ce que nous leur présentons une partie de ce qui leur manque. Nous mettons à leur disposition un enseignement plus développé que celui qu'ils ont pu entendre, et nous leur apportons un concours dont ils restent libres d'apprécier la valeur. Nous leur donnerons volontiers ce que nous voulons donner à nos élèves : une analyse aussi exacte que possible des questions bibliques, sans étalage d'érudition, sans prétention à l'originalité, sans souci de l'élégance littéraire. Il ne s'agit pas ici de tenir des propos éloquentes, mais de dire clairement ce qu'on croit être la vérité.

Des personnes animées à notre égard du sentiment le plus bienveillant nous ont fait observer que le mérite de nos travaux pourrait être sensiblement augmenté, si, au lieu de livrer à un public, d'ailleurs assez restreint, notre enseignement tel que nous le préparons pour nos élèves, nous prenions le temps de nous livrer à des recherches plus étendues, plus approfondies, plus personnelles, de façon à publier ensuite des livres que les spécialistes eux-mêmes consulteraient avec profit ; tandis que, produisant des œuvres où les princes de la science ne trouveront rien de nouveau, nous nous exposons à être critiqués par eux. Ni la perspective d'aussi lointains éloges ne nous a tenté ; ni celle d'une réprobation imminente ne nous a épouvanté. Nous savons et nous disons pour qui nous voulons écrire. Que l'on ne cherche pas dans nos travaux ce que nous n'avons pas voulu y



mettre. Notre auditoire ordinaire ne réclame pas de nous que nous fassions pour lui de grandes découvertes ; que nous le conduisions dans les recoins inexplorés de l'histoire ancienne ; que nous compulsions tous les manuscrits des deux Testaments pour en colliger les variantes. Il nous demande et il a le droit d'exiger de nous une initiation sérieuse à l'étude de la Bible, initiation qui doit porter sur deux choses, les notions scientifiques et la méthode. On ne l'intéresserait pas et on ne l'instruirait guère, on ne lui donnerait pas une véritable intelligence des questions bibliques et de la manière dont il convient de les traiter à notre époque, si on étudiait devant lui, à grand renfort d'érudition, un sujet trop spécial. Nous expliquons chaque année une des questions générales de l'introduction biblique, avec les développements que comportent d'une part le temps dont nous disposons soit pour nos études personnelles soit pour notre enseignement, et d'autre part la préparation scientifique de ceux qui nous écoutent. Nous devons limiter l'objet de nos investigations et chercher avant tout la sûreté dans la doctrine et la clarté dans l'exposition. Il nous serait impossible pour le moment de présenter au public autre chose que l'enseignement donné à nos élèves. C'est pour eux que nous existons. Nous essayons d'entrer en relations avec les personnes du dehors, parce qu'il y a maintenant parmi le clergé catholique beaucoup de prêtres qui sont à l'égard de la science biblique dans la même situation que nos auditeurs. Ce qui a été fait pour les uns sera peut-être utile aux autres. On peut servir la science de deux manières, en la faisant avancer, ou en la faisant connaître. La première manière convient à l'aristocratie du savoir, à ceux qui ont les talents, les loisirs et la vigueur physique nécessaires pour opérer dans les grandes bibliothèques.



ques de leur pays et de l'étranger des recherches originales et fructueuses. La seconde convient aux travailleurs plus humbles, à qui les fonctions de leur état ou les exigences de leur santé ne permettent pas la fréquentation assidue des grands dépôts littéraires, ni les nombreux déplacements, ni les voyages : ceux-ci peuvent se rendre utiles en divulguant les résultats acquis par le travail des autres. Nous envions la part des premiers ; mais force nous est de suivre la loi de notre sort en restant parmi les derniers. Le rôle du professeur n'est pas le même que celui du savant qui a la liberté de choisir sa méthode et son sujet. Le savant prend pour règle l'intérêt de la science. Le professeur doit considérer avant tout l'intérêt de ses auditeurs.

Voici donc le cadre d'études que, depuis deux ans, nous avons commencé à remplir dans notre enseignement à la Faculté de théologie catholique de Paris. Nous partons de ce principe, qu'il est indispensable, si l'on veut connaître l'Écriture sainte, d'avoir des notions suffisamment nettes et compréhensives sur les principales questions de l'introduction scripturaire envisagées au point de vue historique, et en même temps de s'exercer à l'interprétation littérale des Livres saints par la critique des textes. C'est pourquoi, pendant la plus grande partie de l'année scolaire, nous traitons un sujet d'introduction, et durant les deux ou trois derniers mois, nous étudions un livre ou un morceau important de l'Écriture.

Nous avons rattaché toute l'introduction biblique à la définition de la Bible. Pour nous, catholiques, la Bible est le recueil des livres que l'Église regarde comme divinement inspirés. Si l'on veut donner à cette définition un commentaire complet, on doit répondre successivement aux questions suivantes :



- 1° Qu'est-ce qu'un livre inspiré ?
- 2° Quels sont les livres inspirés ?
- 3° En quelle langue ces livres ont-ils été écrits et par quelle voie, en quel état nous sont-ils parvenus ?
- 4° Quand, comment, par qui ont-ils été composés ?
- 5° Quel est leur contenu ?
- 6° Comment les a-t-on interprétés ?

Notre cours n'étant pas précisément un cours de théologie ni un cours d'apologétique, nous ne procédons pas dogmatiquement, formulant des thèses à démontrer et les confirmant ensuite par les faits ; mais nous procédons historiquement et critiquement, étudiant les faits en eux-mêmes avant de poser nos conclusions. Il en résulte que l'introduction biblique est pour nous l'histoire générale de la Bible, ou, pour parler comme Richard Simon, une histoire critique des deux Testaments, et que notre réponse aux questions qui viennent d'être posées consiste à esquisser :

- 1° L'histoire du dogme de l'inspiration ;
- 2° L'histoire du canon des Écritures ;
- 3° L'histoire du texte et des versions de la Bible ;
- 4° L'histoire de la composition des Livres saints ;
- 5° L'histoire du peuple de Dieu, de la théologie biblique et des institutions religieuses d'Israël ;
- 6° L'histoire de l'exégèse biblique.

Nous ne nous croyons pas obligé de suivre toujours l'ordre naturel des matières. Il y a souvent une logique des faits qui ne s'accorde pas avec celle du raisonnement et qui doit l'emporter sur celle-ci. Nous n'avons pas essayé encore de retracer l'histoire du dogme de l'inspiration, à raison des difficultés particulières que présente actuellement un pareil sujet. La doctrine théologique de l'inspiration est loin d'être élucidée sur tous les points. Les conciles ont défini en quoi consiste essentiellement



l'inspiration des Livres saints, à savoir, en ce que ces livres ont Dieu pour auteur ; et ils ont défini aussi que l'inspiration s'étend à tous les livres du canon et à toutes leurs parties, comme on les a lus traditionnellement dans l'Église catholique, et comme ils ont été conservés dans l'ancienne Vulgate latine (1). Ces définitions proclament l'idée véritable de l'inspiration et l'étendue de son objet. Les Livres saints contiennent la révélation sans mélange d'erreur ; ils contiennent la vérité. Mais quels sont les effets de l'inspiration ? Atteint-elle partout son objet de la même manière, ou, pour mieux dire, cet objet ne varie-t-il pas « d'un livre à l'autre, d'une page à l'autre et d'une ligne à l'autre (2) » ? Il y a là une série de problèmes délicats que la tradition chrétienne n'a pas tous résolus, du moins explicitement, parce qu'elle ne se les est pas tous posés. Nous devons les discuter avec prudence ; interroger pour cela non seulement la lettre, mais l'esprit de la tradition catholique ; examiner les Livres saints eux-mêmes et recueillir les données qu'ils fournissent à un observateur attentif et sincère. Or, l'examen critique de la Bible et de son histoire est justement l'objet de notre introduction dans les cinq parties qui suivent, selon la logique, l'histoire du dogme de l'inspiration. Nous avons donc renoncé provisoirement à traiter cette matière. Nous aurions risqué, en l'abordant prématurément, de provoquer des controverses aussi irritantes qu'infructueuses (3).

L'histoire du canon des Écritures s'est trouvée ainsi

(1) *Conc. Trident. Sess. IV, décr. de canonicis Scripturis. Conc. Vatican. Const. Dei Filius, c. II.*

(2) Brueker, *Études religieuses*, LV, 487.

(3) On a pu voir depuis par l'agitation, d'ailleurs un peu factice, qu'a provoquée la *Question biblique* de Mgr d'Hulst (janvier 1893), combien ces appréhensions étaient fondées.



au premier rang. Nous l'avons étudiée pendant ces deux dernières années (1889-1891). C'est la tradition chrétienne qui nous fait connaître avec certitude quels sont les livres inspirés. Si les témoignages de cette tradition avaient été dès l'origine parfaitement explicites et que son langage n'eût jamais trahi d'hésitation ou de doute à l'égard de tel ou tel écrit biblique, le canon n'aurait pas d'histoire. Mais il n'en est pas ainsi. Tandis que les parties essentielles et principales du recueil sacré ont toujours joui dans toute l'Église d'une égale considération, certains écrits plus ou moins importants de l'un et l'autre Testament ont été, pour divers motifs, l'objet de contestations. L'histoire de ces doutes étudiés dans leurs causes, leurs manifestations et les circonstances de leur disparition, jointe à la critique des données concernant la formation même du recueil scripturaire, constitue à proprement parler l'histoire du canon (1).

Après avoir dit comment s'est constituée la collection canonique et quel est son contenu, il convient d'exposer comment les livres canoniques nous sont parvenus : d'abord en quelle langue ils ont été écrits ; puis par quels moyens et dans quelles conditions ils nous ont été transmis, dans quelle mesure leur texte original s'est fidèlement conservé ; enfin dans quels idiomes ils ont été traduits, quelle est la valeur des anciennes versions, surtout de celles qui ont été adoptées officiellement par l'Église, et dans quel rapport ces versions se trouvent avec les textes originaux. L'histoire des textes et des versions de la Bible est le sujet qui nous occupe maintenant. C'est peut-être la partie la plus aride de notre

(1) Cette première partie de notre introduction a été publiée en deux volumes : *Histoire du canon de l'Ancien Testament* (Paris, Letouzey et Ané, 5 fr.) ; *Histoire du canon du Nouveau Testament* (Paris, Maisonneuve, 13 fr.).



programme d'introduction : ce n'est pas la moins indispensable. Avant de raisonner sur l'origine et l'interprétation des écrits bibliques, il faut savoir où les prendre et jusqu'à quel point les manuscrits anciens et les éditions modernes représentent la forme primitive soit des textes originaux soit des versions de l'Écriture. L'état des textes et leur valeur critique étant une fois établies, on peut discuter en connaissance de cause les questions d'authenticité, puis analyser le contenu historique et doctrinal des livres bibliques.

Un assez grand nombre des difficultés que présente l'histoire de la composition des Écritures trouvent leur explication dans l'histoire du texte. Il en reste néanmoins suffisamment pour que certaines questions, telles, par exemple, que l'origine du Pentateuque et des principaux livres historiques soient encore, pour l'exégèse la plus sage et la plus impartiale, des problèmes compliqués, à l'examen desquels on doit procéder sans parti pris de polémique, en tenant compte des données de la foi, en respectant les opinions traditionnelles, en appréciant équitablement les faits constatés par la critique. Nous avons commencé d'examiner en détail ces graves et intéressantes questions. A la fin de l'année scolaire 1889-1890, nous avons discuté l'origine du livre des Proverbes (1), et l'an dernier celle du livre de Job.

Cet examen critique des sources ne termine pas selon nous l'introduction biblique. On doit y ajouter un résumé substantiel des données historiques et doctrinales qui sont renfermées dans l'Écriture. C'est pourquoi nous faisons place, dans notre histoire générale de la Bible, à l'histoire d'Israël depuis les origines jusqu'à la fin de

(1) L'introduction aux Proverbes a paru dans la *Revue des Religions*, de M. l'abbé Peisson, année 1890, nos 5, 6, 7.



l'âge apostolique, à l'histoire de la théologie biblique, à l'histoire du culte et des institutions religieuses. Un savant orthodoxe qui se sentirait au bout des doigts une plume d'académicien, pourrait mener de front, dans un ouvrage destiné au grand public, la critique des documents, le récit des faits, l'analyse des croyances, et présenter le tout sous ce titre : *Histoire de la religion révélée*, ou bien *les Origines de la religion chrétienne*. Au point de vue pratique, didactique, où nous devons nous placer, la division des matières s'impose comme condition nécessaire de la clarté dans l'enseignement.

Nous arrivons enfin à l'histoire de l'exégèse, histoire qui continue d'une certaine façon celle de la théologie biblique et qui nous ramène au sujet que nous avons écarté à notre point de départ, l'histoire du dogme de l'inspiration. Nous aurons été guidé dans nos travaux antérieurs par les principes généraux contenus dans les décisions de l'Église touchant l'inspiration divine et l'interprétation des Écritures. Parvenu au terme de nos investigations, nous n'aurons plus guère qu'à relever les données que l'histoire critique de la Bible, sous les différentes formes où nous l'aurons considérée successivement, ne manquera pas de nous fournir, pour traiter avec compétence, si Dieu nous prête vie, la question de l'inspiration et déterminer avec précision les principes d'une exégèse à la fois orthodoxe et scientifique.

L'introduction ainsi complétée pourrait servir de préface à un commentaire critique et littéral de la Bible. Il y a, en effet, plusieurs manières de commenter les Livres saints. L'exégèse pastorale adapte l'enseignement de l'Écriture aux besoins du peuple chrétien ; elle use volontiers de l'allégorie et même du sens accommodatic ; elle interprète le texte ecclésiastique d'après l'analogie de la foi, sans aucune prétention à l'exacitude littérale,



sachant fort bien que toute vérité religieuse et morale a sa source dans la Bible et peut s'appuyer sur elle. L'exégèse théologique est fondée comme la précédente sur le texte officiel de la Vulgate latine, qu'elle interprète avec l'aide de la tradition, cherchant moins à préciser rigoureusement la pensée de l'auteur inspiré qu'à montrer la conformité de l'enseignement scripturaire avec la doctrine actuelle de l'Église. L'exégèse critique s'intéresse directement à la pensée de l'écrivain sacré ; elle essaie de la saisir dans sa forme primitive, elle suit le développement de cette pensée à travers les âges, soit dans la Bible même, soit dans la tradition chrétienne ; elle se fonde nécessairement sur les textes originaux de l'Écriture, parce que les versions, si fidèles et si autorisées qu'elles soient, représentent beaucoup moins exactement ce qu'elle cherche, que les textes originaux, nonobstant les altérations de détail que ceux-ci ont subies au cours des temps. Un commentaire critique de l'Ancien Testament doit donc être fait sur le texte hébreu, et un commentaire critique du Nouveau Testament sur le texte grec, sans préjudice des droits que les décisions ecclésiastiques confèrent à la Vulgate comme texte officiel dans l'usage liturgique aussi bien que dans l'enseignement théologique et pastoral. Le meilleur commentaire littéral de l'Écriture serait, à notre avis, une bonne traduction des textes originaux rétablis par les moyens dont dispose la critique textuelle, avec les notes strictement nécessaires pour marquer les corrections introduites dans le texte reçu et faire bien entendre la pensée des écrivains bibliques. Dans une introduction sommaire on examinerait l'état général du texte, l'origine du livre et son objet. Nous avons essayé de commenter ainsi le livre de Job, et peut-être nous déciderons-



nous à publier ici notre travail, après l'histoire du texte de l'Ancien Testament (1).

Voilà ce que nous faisons, ce que nous voulons faire, ce que nous aurions été heureux de trouver déjà fait par des exégètes catholiques de notre pays. Le plan que nous venons d'exposer est beaucoup plus vaste que nos espérances. Nous savons fort bien qu'il ne nous sera pas donné de le remplir tout entier (2). Mais nous croyons que, sous une forme ou sous une autre, il se réalisera, que la restauration des études bibliques dans le clergé français se fera en dépit de tous les obstacles, parce qu'elle est indispensable (3). Nous aurons contribué ou du moins nous aurons travaillé à cette œuvre nécessaire. D'autres viendront après nous, nos disciples peut-être, et feront mieux que nous. *Exoriare aliquis nostris ex ossibus....!*

Pour le moment, nous présentons au public ecclésiastique ce que nous avons. Notre bonne volonté cherche d'autres bonnes volontés. Tous nos vœux seront comblés si la communication de nos travaux peut rendre quelques services à des jeunes gens laborieux qui n'ont pas à leur portée de meilleures ressources. Nos lecteurs savent maintenant dans quel esprit et dans quel but nous traitons les questions bibliques. Nous n'avons pas besoin de dire que nous entendons régler nos opinions

\* (1) *Le livre de Job*, introduction et traduction sur l'hébreu; *Enseignement biblique* 1892, nos 5 et 6, et tiré à part.

\* (2) L'Enseignement biblique a publié seulement l'histoire du texte et des versions de l'Ancien Testament, la traduction de Job et le commencement d'un commentaire sur les Évangiles synoptiques.

\* (3) On sera surpris un jour que cette restauration ait été aussi lente à se faire; on ne comprendra pas comment ceux qui ont essayé de s'y appliquer les premiers ont eu besoin d'un certain courage, et n'ont réussi d'abord qu'à provoquer l'étonnement de leurs lecteurs.



sur les enseignements de l'Église. Nous voulons concilier la tradition et la saine critique, joindre en toutes choses la docilité prudente du théologien à la sincérité du savant, sans sacrifier l'une à l'autre.

Personne assurément ne s'étonnera de nous voir appliquer la méthode historique et critique à la science scripturaire. Ce n'est pas que nous perdions de vue le caractère surnaturel des Livres saints, ni les principes dogmatiques qui sont la règle infallible de l'exégèse. Mais nous ne faisons que nous conformer aux nécessités du temps présent. « Il est une chose qu'un théologien ne saurait jamais être, écrit M. Renan, je veux dire historien. L'histoire est essentiellement désintéressée. L'historien n'a qu'un souci, l'art et la vérité.... Le théologien a un intérêt, c'est son dogme. Réduisez ce dogme autant que vous voudrez, il est encore pour l'artiste et le critique d'un poids insupportable. Le théologien orthodoxe peut être comparé à un oiseau en cage, tout mouvement propre lui est interdit. Le théologien libéral est un oiseau à qui on a coupé quelques plumes de l'aile. Vous le croyez maître de lui-même et il l'est en effet jusqu'au moment où il s'agit de prendre son vol. Alors vous voyez qu'il n'est pas complètement le fils de l'air(1). » Ce passage de la préface à la *Vie de Jésus* contient beaucoup d'erreurs ; mais ce sont des erreurs très répandues et qu'on ne réfutera pas efficacement avec des syllogismes. On nous pose en fait, qu'un théologien ne peut pas être historien, dans le sens complet du mot, lorsqu'il s'agit de l'histoire biblique. C'est à nous théologiens, de prouver le contraire par le fait, en montrant que nous sommes capables autant que d'autres de faire de la critique, de la critique sincère, et même, en un

(1) *Vie de Jésus*, préf. de la 13<sup>e</sup> édit. p. IX-X.



sens très vrai de la critique libre, parce que, sur le terrain de l'histoire biblique comme en tout autre sujet, la foi dirige, sans les gêner, les investigations de la science, et que les conclusions certaines de la critique ne peuvent pas être en opposition avec les données certaines de la foi.

Les conditions dans lesquelles nous nous proposons d'exécuter notre programme sont des plus simples. Le texte de notre enseignement sera publié en six fascicules qui paraîtront successivement pendant la durée de l'année scolaire, l'époque des vacances demeurant libre. Il est indifférent, ce semble, à nos lecteurs, de recevoir tel ou tel fascicule au 1<sup>er</sup> juin ou au 1<sup>er</sup> août ; mais il n'est pas indifférent à nos auditeurs de posséder en temps opportun la rédaction complète d'un cours qui sera, pour la plupart d'entre eux, matière d'examen à la fin de juin. Les quatre premiers fascicules de la présente année paraîtront donc du 1<sup>er</sup> janvier au 1<sup>er</sup> juillet ; les deux derniers, du 1<sup>er</sup> octobre au 1<sup>er</sup> décembre. Chaque livraison contiendra, pour le moins, quatre-vingts pages réservées à la publication du cours et seize pages de chronique ou de bibliographie. La pagination de la chronique ne sera pas la même que celle du sujet principal, afin qu'on puisse réunir en volume ce qui a été objet d'enseignement. L'exécution typographique sera modeste. Nous ne pourrions la rendre plus luxueuse sans hausser le prix d'abonnement. Si des améliorations deviennent possibles ultérieurement, nous nous en presserons de les faire.

Et maintenant, bon lecteur, si l'histoire du texte et des versions de la Bible vous plaît à connaître, bien que vous sachiez d'avance le sujet passablement sec, prenez et voyez.

Vous n'êtes pas invité à un régal littéraire. Notre ta-



ble est austère et simple ; mais de jeunes et vaillants convives y sont installés déjà ; ils ne se plaignent pas de la famine. Vous serez du moins en bonne compagnie. Laissez-nous vous dire comme à eux, en empruntant le langage de la Sagesse :

Prêtez l'oreille à mes discours,  
Écoutez les paroles des sages....  
Aujourd'hui, et hier, et avant-hier,  
J'ai écrit pour vous, avec prudence et conseil,  
Afin de vous montrer le vrai des choses,  
Pour que vous répondiez bien à qui vous interroge.

(*Prov. XXII, 17, 19-21*).



## II

### LES ONZE PREMIERS CHAPITRES

#### DE LA GENÈSE (1)

On a déjà écrit sur ces chapitres beaucoup de commentaires. Celui que vient de faire paraître un savant anglais, M. Ryle, dont nous signalions dernièrement l'Histoire du canon de l'Ancien testament (2), a le mérite d'être assez court et facile à lire (*The early Narratives of Genesis. A brief introduction to the study of Genesis I-XI*. Londres, Macmillan, 1892. In-12, 138 pages). L'auteur a voulu mettre d'accord les exigences légitimes de la science avec le respect dû à une partie très importante des Livres saints. Au point de vue de l'exégèse critique, son livre ne contient rien de bien nouveau ; ce sont précisément les conclusions de cette exégèse que M. Ryle essaie de faire valoir, en montrant que l'autorité de la Bible n'a rien à y perdre, mais, au contraire, que les récits de la Genèse gagnent à être compris dans leur sens naturel et primitif, tandis que le traitement violent auquel on les soumet volontiers pour les concilier avec les idées et la science de notre temps ne peuvent que les compromettre.

\* (1) *Enseignement biblique*, janvier-février 1893.

\* (2) *Enseignement biblique*, septembre-octobre 1892.



Nul n'ignore combien il est facile, en traitant de pareils sujets dans un esprit critique, de froisser les opinions des personnes qui sont restées étrangères au mouvement de la science contemporaine. Alors même qu'on apporte à l'examen de ces problèmes délicats toute la réserve, toute la prudence, tout le respect convenables, on risque toujours de passer pour téméraire. Il existe encore à l'heure présente un grand nombre de personnes, et de personnes relativement instruites, qui croient à la création du monde en six jours de vingt-quatre heures ; il en est d'autres qui sont persuadées, avec beaucoup de raison, que le développement de l'œuvre créatrice a occupé de longs siècles, mais qui ont pensé retrouver dans les six jours du récit biblique tout ce que la science de notre temps nous apprend en matière d'astronomie, de cosmologie, de géologie ; parmi ces dernières, quelques-unes ont fait des livres, et même parfois de gros livres, pour démontrer le parfait accord de la science moderne avec la cosmogonie mosaïque. Toutes ces personnes ne peuvent manquer d'être désagréablement impressionnées si on vient leur dire que l'accord prétendu entre la science et le récit biblique de la création n'est qu'une hypothèse dont on a pu se contenter avant qu'elle fût démontrée insoutenable, mais qu'on ne saurait plus défendre aujourd'hui sans danger pour l'Écriture, et l'Église, et la foi.

Il est vrai pourtant qu'elles ne sont pas seules au monde. D'autres personnes existent qui voient clairement et l'impossibilité d'admettre scientifiquement la création du monde en six jours et l'impossibilité de trouver autre chose dans le récit biblique. On peut, sans le moindre parti pris, trouver cela évident. Que faire ? Se défendre de voir ce qu'on voit, ou bien rejeter la Bible parce que la première page n'est pas tout à fait ce que



pense tel ou tel ? L'une de ces extrémités est aussi dangereuse que l'autre. Les opinions ont toujours été partagées sur l'interprétation de la cosmogonie mosaïque. Des hommes tels que saint Augustin ont pu penser et dire qu'il ne fallait pas y voir une description réelle. Que ne diraient-ils pas aujourd'hui ! L'attachement pharisaïque à la lettre de ce récit et d'autres semblables n'est pas dans l'esprit de la vraie tradition catholique. La tradition a toujours attaché plus d'importance à leur fond qu'à leur forme ; elle en a surtout retenu l'idée, qu'elle a fait valoir de diverses manières pour l'instruction des fidèles. Tout autre est la situation de l'exégèse protestante conservatrice (on le sent bien en lisant M. Ryle) : cette exégèse a besoin non seulement que la Bible soit vraie, mais que la vérité biblique soit à fleur de sol, reconnaissable du premier coup pour toutes les intelligences. Pour qu'un tel système pût se soutenir, il faudrait que la Bible ne contint même pas de métaphores. Si elle contient des récits qui, nonobstant l'apparence historique, ne doivent pas être pris à la lettre, on peut dire encore que la Bible est vraie, mais non pas que le sens en est toujours clair.

M. Ryle ne dit rien de ces difficultés ; mais il est visible d'un bout à l'autre de son livre qu'il combat des opinions ou des préjugés très puissants encore en Angleterre, et que sa thèse, qui paraîtrait peut-être hardie chez nous (pour autant qu'elle s'applique aux onze premiers chapitres de la Genèse et non seulement au premier), ne le paraîtra pas moins dans l'Église anglicane. Cependant M. Ryle soutient sa thèse, il a raison de la soutenir, puisqu'il la croit vraie, et qu'elle a chance de l'être en grande partie.

« L'ancienne position n'est plus tenable, écrit-il. La période de transition, où le jugement reste suspendu



dans l'inquiétude, touche à sa fin. C'est un fait connu et constaté que l'interprétation de l'Écriture n'est ni moins littérale, ni moins spirituelle, ni moins conforme aux exemples donnés par le divin Maître, quand elle a été rendue plus fidèle à l'histoire par l'épreuve du criticisme et de l'analyse littéraire. » Si le sens de certains détails prête encore à discussion, il y a déjà beaucoup de points incontestables ou du moins très vraisemblables.

Voici maintenant les conclusions du docte commentateur : les récits contenus dans les onze premiers chapitres de la Genèse viennent de deux sources principales, le document sacerdotal (premier élohiste) et le document jéhoviste ; la cosmogonie du premier chapitre n'a pas comme telle un caractère d'historicité plus accentué que les cosmogonies de l'antiquité profane, mais une idée enfantine du système cosmique et de son développement y sert d'enveloppe à des notions très hautes sur Dieu, l'homme et la religion ; il est inutile de chercher l'emplacement du paradis terrestre, la description qui en est faite n'étant pas d'une géographie exacte ; on ne voit pas que, dans la pensée du narrateur, le serpent représente l'esprit du mal ; le récit tout entier de la chute est dans le ton poétique des vieilles légendes israélites, mais la doctrine qu'il contient sur l'origine du mal et le péché, le sens moral qui se dégage de l'ensemble et des principaux détails, assignent à cette page une place de premier ordre dans le livre des révélations divines ; les généalogies patriarcales servent simplement à donner un cadre à la philosophie de l'histoire primitive ; le mariage des fils de Dieu avec les filles des hommes est une ancienne légende à laquelle on a voulu donner une signification morale, et c'est comme une autre version de la chute originelle ; le récit du déluge correspond sans doute à un fait réel, mais à un fait sémitique, et il n'a



pas été écrit pour conserver le souvenir d'un grand événement, mais on a voulu tirer de cette tradition une leçon théologique, donner de la justice de Dieu dans le passé la même idée que les prophètes ont fait prévaloir dans leurs descriptions de l'avenir ; le dixième chapitre n'est pas autre chose qu'une classification des peuples connus d'Israël à l'époque où ce tableau fut dressé ; les rapports généalogiques sont l'expression figurée de l'ethnologie préhistorique et ne sont pas à prendre à la rigueur, mais ils enseignent l'unité de la famille humaine ; il faut également chercher un sens moral et non un fait historique dans le récit concernant la tour de Babel ; le caractère artificiel de la chronologie biblique pour la période comprise entre le déluge et Abraham résulte évidemment de son insuffisance ; les onze chapitres dans leur ensemble ont été puisés dans un vieux fonds de légendes communes aux peuples sémitiques et dont on a tiré parti chez les Hébreux au profit de l'enseignement monothéiste.

Comme il nous est impossible d'exposer les raisons qui appuient chacune de ces opinions et d'en faire la critique, nous nous bornerons à quelques observations générales.

On ne peut guère contester l'interprétation donnée par M. Ryle au premier chapitre de la Genèse ; et si l'on écarte l'interprétation historique pour celui-ci, on est amené fatalement à l'écarter, au moins dans une très large mesure, pour les suivants, ces chapitres n'offrant pas au critique plus de données réelles et positives que le premier, bien qu'ils puissent contenir certaines indications, certains souvenirs qui intéressent l'histoire des faits, tandis que le premier récit de la création intéresse uniquement la théologie et l'histoire des idées. Mais supposé qu'on aille jusque-là, ne sera-t-on pas obligé



d'aller plus loin encore ? La question est sans doute indiscrète, puisque M. Ryle, qui n'a pu manquer de se la poser, n'a pas jugé bon de communiquer au public la réponse qu'il se fait à lui-même. Peut-être eût-il été utile, afin de prévenir tout malentendu, d'affirmer que le critique se trouve, avec l'histoire d'Abraham, sur un terrain plus solide, historiquement parlant, que dans les chapitres précédents ? Quoi qu'en aient dit certains exégètes, l'épisode de Codorlaomor est un excellent certificat d'existence personnelle délivré au Père des croyants. Faut-il dire cependant que, s'il n'y a pas d'histoire avant le chapitre XII, ce chapitre et les suivants ne contiennent que des éléments rigoureusement historiques ? Est-il vrai que, les onze premiers chapitres étant purement légendaires et demandant à être interprétés de la façon la plus large, tout doit être pris ensuite à la lettre ? Certainement M. Ryle ne le pense pas. Il faut bien qu'il y ait une transition. Les souvenirs relatifs aux patriarches hébreux ont été gardés par la tradition qui a fourni les onze premiers chapitres de la Genèse. La somme de vérité historique retenue par cette tradition doit croître à mesure qu'on s'approche des temps pleinement historiques, et ces temps commencent pour Israël, ainsi que pour tout autre peuple, à partir de l'époque où son histoire est appuyée sur des témoignages contemporains des faits. Tel paraît être du moins le développement logique du système. Le système est-il vrai ? Quelles en sont les conséquences ? C'est aux documents qu'il faut le demander, car eux seuls peuvent nous l'apprendre.

Ce qu'il faut accorder à M. Ryle et ce qu'il importe de proclamer bien haut dès maintenant, c'est que le but poursuivi par les écrivains hébreux à qui nous devons les récits généraux du commencement de la Genèse, était



un but d'instruction religieuse et morale. Le narrateur élohiste n'a pas écrit pour dire que les animaux avaient été créés avant l'homme, et le narrateur jéhoviste pour affirmer le contraire : tous deux ont voulu enseigner que le monde et l'homme ont été créés par Dieu, et le côté scientifique et historique de la question ne les a pas plus préoccupés l'un que l'autre. C'est pour cela que, nonobstant les différences de rédaction, ils sont parfaitement d'accord. De même pour le déluge : tous deux le supposent universel pour la terre et pour l'humanité, mais ce n'est pas l'existence d'un pareil cataclysme, dans telles circonstances données et avec telles conséquences matérielles, qui leur tient au cœur, ce sont les circonstances religieuses, c'est-à-dire l'interprétation morale du fait ; quant au reste, à la durée du déluge, à ses causes physiques, à son extension réelle, à la date précise où il faut le reporter, à la valeur même de la tradition qui leur en a transmis la connaissance, ce sont là autant de questions bien curieuses pour nous, mais qui n'avaient pour eux aucun intérêt. Les exégètes qui croient, en affirmant seulement l'existence d'un déluge partiel pour l'humanité, rester dans le sens de la Genèse, ne s'en écartent pas réellement. Ils auraient tort néanmoins de penser qu'ils sont tellement dans le vrai que les tenants du déluge universel, ou tout au contraire ceux qui diminueraient encore plus qu'eux l'importance du fait matériel en maintenant la signification du récit et de son contexte, à savoir l'unité de la famille humaine et l'exercice de la justice providentielle depuis l'origine du monde, seraient nécessairement dans le faux. Du point de vue biblique il n'y a pas de différence entre toutes ces interprétations, et ce n'est pas en partant des données de la Bible que l'on peut établir ce que le déluge a pu être dans la réalité. Toutes les interprétations historiques du récit bi-



blique ne sont au fond que des hypothèses, et il serait bon de n'y pas voir autre chose, sauf à les classer selon leur degré de probabilité dans l'état présent de la science. La signification morale de la narration est le seul point qui soit absolument hors de controverse, parce que c'est le seul point que les auteurs bibliques ont voulu réellement traiter.

Ce principe étant posé pour assurer à l'exégète la liberté de ses recherches, il convient de ne pas formuler trop hâtivement les conclusions de détail. L'explication des onze premiers chapitres de la Genèse touche à trop de questions importantes et difficiles pour qu'une extrême prudence ne s'impose pas dans le choix des hypothèses. Il y a surtout un côté de cette *préhistoire* qui est encore obscur et dont l'examen réclame beaucoup de circonspection : c'est le rapport des récits bibliques avec les récits analogues de la tradition chaldéo-assyrienne. M. Ryle n'a pas hésité à se prononcer pour l'antériorité de la tradition chaldéenne et la dépendance de la tradition hébraïque : à prendre les choses d'une manière générale, et dès qu'on abandonne l'historicité absolue des récits bibliques, cette hypothèse n'a rien que de vraisemblable. Seulement il faudrait éviter les rapprochements douteux. Beaucoup d'auteurs ont parlé des sept jours de la création babylonienne, et M. Ryle en parle après eux : le fait est qu'il n'y en a pas la moindre trace dans les textes cunéiformes. On a cru que le poème babylonien de la création contenait sept tablettes ; des sept tablettes on a fait sept chants, et des sept chants sept jours. Or le nombre des tablettes n'est pas certain ; on ne voit pas que le poème ait été divisé en sept chants ; il n'y est pas question de sept jours, et l'œuvre créatrice n'y est pas divisée en six parties. De même, l'identité du ser-



pent de la Genèse avec Tiamat, personnification de la mer chaotique, est souverainement improbable. Il n'y a aucun rapport entre le monstre que le dieu créateur, Marduk, partage en deux pour faire d'une moitié la voûte céleste, de l'autre moitié l'hémisphère terrestre, et le serpent tentateur, simple animal créé comme tous les autres par Iahvé, puis condamné par lui à ramper tristement sur le sol. M. Ryle a cité (p. 46), à propos du fruit défendu, la traduction d'un passage mal conservé de l'épopée babylonienne où il est probablement question de tout autre chose (1). La mythologie chaldéenne connaît l'arbre de la vie et même des arbres de science, mais ce sont des arbres-oracles. L'arbre du paradis terrestre pourrait s'appeler l'arbre de la conscience, et cet arbre-là ne s'est pas rencontré jusqu'à présent dans les textes assyriologiques. La parenté des deux traditions chaldéenne et hébraïque est si éloignée à raison du temps qui les sépare de leur commune origine, et leur esprit est si différent, que la Bible est toujours à interpréter par elle-même.

L'ouvrage de M. Ryle se termine par des réflexions pleines de justesse et auxquelles nul exégète sensé ne refusera de souscrire : « En reconnaissant le caractère composite de la rédaction (de *Gen.* I-XI) et l'absence de notions scientifiques, on ne jette pas le moindre blâme sur l'Écriture. Là comme ailleurs l'instrument de la révélation divine est circonscrit par les limites où s'enfermait la science de l'époque où elle s'est produite. Plus nous sommes à même d'examiner de près la charpente humaine des Écritures, plus respectueusement nous devons reconnaître la présence de l'Esprit qui les pénètre. Accepter franchement les données de la science

(1) Ce passage est analysée dans la *Revue des Religions* 1891; p. 491, l. 1-4.



et les résultats de la critique n'est pas une concession faite au scepticisme par le savant chrétien : ce n'est qu'un pas en avant dans la connaissance des voies que Dieu a suivies pour se manifester à l'homme. »

On nous permettra de signaler ici les articles que nous avons publiés, plusieurs mois avant que parût l'ouvrage de M. Ryle, dans la *Revue des Religions* (de M. l'abbé Peisson, nov. 1891 et mars 1892) sur le poème babylonien de la création et l'épopée de Gilgamès où se trouve le récit du déluge. Comme ces articles terminaient une série d'études sur la religion chaldéo-assyrienne, nous n'avons pu y donner un commentaire complet des premiers chapitres de la Genèse, mais nous avons indiqué simplement le rapport qui existe entre les documents bibliques et les textes cunéiformes. Nous croyons bon d'expliquer ici nos principales conclusions.

Dans ces articles il y a, touchant l'explication des premiers chapitres de la Genèse, une opinion qui nous paraît à peu près certaine et une hypothèse que nous croyons simplement vraisemblable. Notre opinion est que les premiers chapitres de la Genèse ne contiennent pas précisément une histoire des origines du monde et de l'humanité, mais plutôt la philosophie religieuse de cette histoire, bien qu'il y ait dans ces chapitres certains souvenirs traditionnels ayant une signification historique; notre hypothèse est que le cadre dans lequel cette philosophie religieuse nous est présentée a été fourni en partie par la tradition chaldéenne. L'opinion est presque entièrement indépendante de l'hypothèse. Mais, dans la *Revue des Religions*, nous avons dû placer l'hypothèse au premier rang, sans donner à l'opinion tous les développements qu'elle comporterait dans un commentaire de la Genèse.



Nous ne nous dissimulons pas que notre opinion est assez nouvelle dans l'exégèse catholique ; mais nous ne voyons pas qu'elle puisse être combattue au nom d'un principe théologique, soit au nom de l'inspiration des Écritures soit au nom de la tradition, interprète autorisée des mêmes Écritures.

De ce qu'un document inspiré revêt la forme d'histoire il ne suit pas qu'il ait nécessairement un caractère historique. Il a le caractère qui lui appartient à raison de sa nature et de son contenu. Telle parabole de Notre-Seigneur a la forme d'histoire (1) et n'est pas le récit d'un fait réel. Ailleurs, dans certains endroits où l'écrivain sacré ne manifeste aucune intention symbolique, l'appréciation des données scripturaires est plus délicate. Il est des cas pourtant où l'exégèse la plus timorée se trouve obligée de recourir à des interprétations fort larges. Dans la généalogie qui se trouve au commencement du premier Évangile, nous lisons que Joram engendra Ozias. Trois générations ont été omises de propos délibéré, parce que l'auteur ne voulait avoir que quatorze générations depuis David jusqu'à la captivité (2). Voilà certes une raison bien peu intelligible pour nous ; et pourtant il est clair que l'auteur n'en avait pas d'autre. Faut-il donc s'étonner que les généalogies patriarcales soient à interpréter plus librement encore que celle de saint Mathieu ? Quand nous lisons que Cham eut pour fils Misraïm (c'est-à-dire l'Égypte — les Égyptiens) et que Misraïm engendra les Lydiens, les Lybiens, etc., ces allégations comportent un sens moins rigoureux que la donnée véritablement histori-

\* (1) Le bon Samaritain, le Riche et Lazare.

\* (2) En en mettant dix-sept, il « aurait détruit l'économie de sa distribution ». Vigouroux, *Livres saints et critique*, III, 477.



que : David eut pour successeur Salomon, son fils. Ces différences ne sont point particulières aux généalogies ; mais nous citons ces exemples parce qu'ils sont frappants et incontestables. On en trouverait facilement d'autres. D'après le premier chapitre de la Genèse, Dieu dit aux animaux de croître et de se multiplier. Le texte est très explicite. Cependant nul ne pense qu'il soit question d'un ordre formulé réellement. C'est le caractère du document qui en règle l'interprétation scientifique ; une indication non historique ne devient pas histoire par le fait qu'elle se trouve dans un écrit inspiré. Si donc les onze premiers chapitres de la Genèse ne se présentent pas comme document historique au sens complet et moderne du mot, la doctrine de l'inspiration n'est aucunement mise en cause. Historiques ou non, ces chapitres sont inspirés. Ils peuvent avoir et ils ont une raison d'être suffisante, une valeur doctrinale assez haute pour manifester, autant que d'autres parties de la Bible, leur caractère divin. Nous n'avons pas le droit d'en forcer le sens naturel pour y introduire, au nom de l'inspiration, une précision scientifique et une exactitude matérielle auxquelles ils ne prétendent pas.

L'autorité de la tradition à un objet déterminé, « les choses de foi et de mœurs, qui ont trait à l'édification de la doctrine chrétienne ». La substance doctrinale des onze premiers chapitres de la Genèse est facile à résumer : ils enseignent Dieu créateur du monde et de l'humanité, providence toute puissante, juste et miséricordieuse, l'unité de l'espèce humaine, la déchéance primitive avec l'espoir de relèvement. Ces doctrines se présentent dans la Bible sous forme concrète ; en elles-mêmes, ce sont des idées qui expliquent des faits généraux, l'existence du monde, celle de l'homme et l'origine du mal. L'autorité de la tradition garantit-elle absolument



l'exactitude historique de la forme sous laquelle les doctrines sont présentées ou seulement les doctrines elles-mêmes ? Pour que la forme sous laquelle ces doctrines sont présentées dans la Bible dût être considérée comme vraie historiquement par l'autorité de la tradition ecclésiastique, il faudrait deux choses : d'abord que les faits matériels et non seulement la doctrine inculquée par les faits, appartenissent à l'objet de la foi ; secondement que la tradition fût unanime à les présenter comme tels. Les deux conditions sont corrélatives. Un fait qui appartient à l'objet de la foi n'a pu être négligé entièrement comme tel par la tradition ; et un fait que la tradition regarde comme appartenant à l'objet de la foi y appartient nécessairement. Or nous voyons la tradition unanime sur l'interprétation doctrinale des faits, mais nous sommes loin de trouver la même unanimité dans l'interprétation historique, et surtout nous ne voyons pas que les Pères et les anciens Docteurs aient eu l'intention de présenter le commentaire historique donné par eux aux premiers chapitres de la Genèse comme appartenant à l'objet de la foi (1).

Sans doute, il y a lieu de faire à cet égard une certaine distinction entre le premier chapitre et les suivants. Le premier chapitre a été un thème inépuisable où la science de toutes les époques a essayé de se retrouver,

(1) « Alors même que ces écrivains vénérables (les Pères de l'Église) auraient été unanimes dans leur explication scientifique de l'origine du monde, nous ne serions nullement obligés de nous en rapporter à leurs opinions, parce que la science n'est pas un dépôt conservé par la tradition comme la vérité révélée... Nous ne sommes pas plus liés par les idées scientifiques des Pères que les savants d'aujourd'hui ne le sont par celles des savants d'autrefois, nous pouvons les rejeter sans manquer de respect à leurs auteurs, avec la même liberté que les astronomes contemporains rejettent le système de Ptolémée. » Vigouroux, *Mélanges bibliques*, 112.



où elle a cru se retrouver, parce qu'elle se faisait écho à elle-même dans le commentaire. On peut voir toutes les incertitudes et les variations de l'ancienne tradition exégétique dans les *Mélanges bibliques* de M. l'abbé Vigouroux. Est-il bien téméraire de dire que, dans un chapitre où la science de toutes les époques a voulu se reconnaître, il n'y a pas d'autre science que celle du temps où le chapitre fut écrit? De toutes les sciences successives qui ont voulu s'y rattacher celle-là est assurément la plus autorisée à faire valoir ses prétentions. Mais si c'est la science cosmologique de l'antiquité qui sert de cadre au récit de la création, il est évident que ce récit tire sa valeur des idées qui y sont contenues, non de la science aujourd'hui vieillie et du cadre étroit où il a été nécessaire qu'elles fussent enveloppées d'abord.

Les divergences d'opinion sont moindres dans le commentaire des chapitres suivants, mais il y en a encore de très considérables et sur des points qui pourraient sembler importants. Que n'a-t-on pas dit sur le paradis terrestre? Le IV<sup>e</sup> livre d'Esdras, apocryphe conservé en appendice dans notre Vulgate, enseigne (IV *Esdr.* III, 5) que le paradis terrestre avait été créé avant la terre, et saint Jérôme (*Quæst. in Gen.*) reproduit cette opinion étrange sans un mot de blâme. Origène a mis le paradis au troisième ciel; d'autres (Raban Maur, Rupert, Wal. Strabon), un peu moins haut, dans la région de la lune; saint Éphrem l'a placé en dehors de la terre, par delà le fleuve Océan. Depuis, on l'a mis partout et jusqu'en Amérique (consulter là-dessus Cornelius à Lape). On a toujours été fort embarrassé des quatre fleuves et de leur point de jonction. Saint Augustin et d'autres encore ont pensé que le Gange et le Nil, qui étaient selon eux le Pison et le Gihon, avaient bien leur source au paradis terrestre, mais que leur cours était en



grande partie souterrain. La plupart des Pères et des Docteurs considèrent l'arbre de vie comme un arbre qui avait naturellement la propriété d'entretenir la vie humaine en écartant les maladies, en prévenant l'effet de la vieillesse, et de donner à l'homme l'immortalité ; Cornelius a Lapide enseigne que cette opinion est de foi ; néanmoins Théodoret déclare que l'arbre de la vie, comme l'arbre de la science, n'avait qu'une valeur significative, qu'il avait été appelé ainsi parce que l'homme ne serait pas mort s'il n'avait pas désobéi ; et nous voyons que M. Vigouroux (*Man. bibl. A. T. I*, 482) approuve l'opinion de Théodoret. Cette opinion est néanmoins en contradiction avec la donnée formelle du texte (*Gen. III, 22*) : « Prenons garde que l'homme ne porte la main sur l'arbre de vie, qu'il n'en mange et ne soit immortel ». En disant que le récit de la chute a pour but, non de raconter en quel lieu et dans quelles circonstances l'homme est tombé, mais de faire comprendre que l'homme a perdu par sa faute, quoique non sans retour, la grâce de son Créateur et les biens qui devaient en résulter, on ne fait que résumer les points où le suffrage traditionnel est unanime ; si l'on ajoute que les données géographiques du récit n'ont rien de précis et ne permettent pas de localiser le paradis terrestre, qu'elles n'ont presque rien à voir avec la géographie réelle, on ne fait que constater la banqueroute indéniable de toutes les hypothèses qui ont été proposées à ce sujet ; si l'on soutient enfin que les autres éléments du récit n'ont pas plus de réalité matérielle, on conteste simplement l'historicité de données que les commentateurs n'ont jamais pu définir historiquement. Par suite on ne contredit pas réellement la tradition, et l'on remplace des hypothèses fragiles, compliquées, contradictoires, par une explication tout aussi respectueuse de la



doctrine, et qui échappe à toutes les objections de la science positive.

Pour d'autres récits, le déluge par exemple, les anciens commentateurs s'accordent mieux dans leurs interprétations, grâce à la simplicité de la narration, et parce qu'ils n'en voyaient pas les difficultés. Mais les divergences existent dans la tradition plus moderne. Le texte biblique, interprété à la lettre, favorise évidemment l'idée d'un déluge universel non seulement pour le monde connu de l'auteur sacré, mais pour tout pays, toute race humaine, toute espèce animale existant alors. Il est clair que le déluge, d'après l'économie du récit, est aussi universel que la création terrestre (Cf. II *Pier.* II, 5). On a sollicité les textes pour le ramener aux proportions d'une inondation partielle, occasionnée par des causes naturelles, et qui aurait couvert seulement le séjour de l'humanité primitive. On est allé même jusqu'à vouloir prouver par l'Écriture que certaines branches de l'humanité avaient échappé au déluge. Ces déluges rétrécis nous transportent sur le terrain de l'hypothèse pure, et la Bible n'a plus rien qui permette d'en fixer les causes, l'étendue et les effets. C'est nier plus ou moins le caractère historique de la narration et lui chercher une base en dehors des données bibliques. On veut interpréter la Bible par la science, tout en prétendant l'interpréter au nom de la théologie, et l'on présente ces essais de conciliation, hâtifs et manqués, comme une défense de la tradition. Si d'aventure quelqu'un de ces systèmes était vrai, ce ne serait pas une explication traditionnelle du récit biblique, ce serait une explication scientifique réduisant à ses proportions réelles et historiques le fait qui a donné lieu au récit ; ce serait une explication analogue à celle que nous avons insinuée dans notre article sur le déluge chaldéen.



On ne devrait pas étayer de telles explications sur la tradition, où elles n'ont point de racines. Au point de vue critique et scientifique, la Bible a besoin d'un commentaire nouveau, d'un commentaire auquel la tradition ecclésiastique fournit peu d'éléments, parce que le point de vue de la tradition n'est pas celui de la science moderne. En alléguant plus haut les divergences des anciens commentateurs, nous ne voulions pas autoriser nos opinions de critique par le suffrage de tel Père qui aurait émis sur tel point particulier une idée semblable aux nôtres. La tradition, prise en masse, a entendu à la lettre les récits bibliques et a considéré leur contenu comme réalité d'histoire, sauf à concevoir cette réalité de mille façons différentes. L'incohérence du témoignage traditionnel ne saurait prouver la vérité d'aucune théorie particulière ; elle démontre seulement que la tradition ne contient pas le commentaire scientifique de l'Écriture. C'est là une vérité si simple, si naturelle, si nécessaire, qu'on a presque honte d'y insister. Et pourtant nous devons encore l'expliquer, sinon la prouver.

Le commentaire scientifique de la Genèse et en général l'étude critique des textes et des documents bibliques sont des choses nouvelles, qui répondent à un état nouveau de la science, à une application nouvelle de l'esprit humain. On ne peut s'attendre à les trouver dans les Pères de l'Église. Les Pères ont interprété l'Écriture en théologiens et en pasteurs, au point de vue dogmatique et moral, sans discuter à fond, le plus souvent même sans soupçonner toutes les questions que la critique littéraire et historique peut soulever à propos de la Bible. Ajoutons que l'esprit de leurs commentaires était celui de l'Écriture elle-même, où la préoccupation de l'enseignement religieux domine tout autre souci. Or, dans ces derniers temps, la science du monde et de



l'histoire ancienne de l'humanité a subi une transformation complète; la conception non scientifique de l'univers et de l'histoire primitive, conception qui avait été celle des écrivains sacrés et de leurs premiers interprètes, a fait place à une conception toute différente; l'astronomie a été renouvelée, la géologie est née; l'histoire ancienne, surtout celle de l'Orient a été profondément modifiée, ou, pour mieux dire, elle a été découverte. Le rapport de la Bible avec les données de la science contemporaine n'a pu être prévu, ni déterminé, ni expliqué par les Pères. Ils restent nos maîtres pour l'interprétation doctrinale des Écritures; ils n'ont pas pu et ils n'ont pas voulu être nos maîtres pour l'interprétation critique exigée par le mouvement de la science moderne. Si donc il est permis de contester le caractère historique du premier chapitre de la Genèse, ce n'est point parce que saint Augustin a interprété ce chapitre d'une façon idéale, c'est parce que la tradition, unanime sur le sens dogmatique de ce chapitre, ne nous en donne pas le commentaire scientifique. La tradition n'autorise pas plus qu'elle ne condamne l'interprétation idéale de Mgr Clifford ou les jours-époques de M. Vigouroux.

Quant à notre hypothèse sur le rapport des premiers chapitres de la Genèse avec les documents assyriologiques, nous la considérons comme accessoire. Ces chapitres, s'ils n'ont pas un sens rigoureusement historique, viennent cependant d'une tradition que la science a intérêt à suivre. Il nous semble que cette tradition a une origine chaldéenne. La principale difficulté qu'on puisse nous opposer consiste en ce que la tradition polythéiste de la Chaldée aurait influencé la tradition monothéiste, supposée continue depuis l'origine du monde. Cette difficulté n'est qu'apparente; mais comme de longs développements sont nécessaires pour la faire comprendre et



pour la résoudre, nous nous réservons de la traiter plus tard, soit dans un commentaire sur la Genèse, soit dans une étude que nous avons l'intention de publier sur l'*Histoire du peuple d'Israël* par Ernest Renan (1). Disons seulement que la tradition chaldéenne a pu fournir certains éléments descriptifs, mais que l'idée religieuse et l'esprit du récit, qui sont tout, appartiennent en propre à la tradition hébraïque, et que la tradition monothéiste n'a pas eu, ne pouvait avoir, dans les temps primitifs, ni la continuité absolue ni la ferme consistance que nous voyons à la tradition de l'Église depuis la venue de Notre-Seigneur.

\* (1) Cette dernière publication aurait peut-être son utilité à l'heure présente, car il y a des parties fort critiquables dans l'*Histoire du peuple d'Israël*. Mais les représentants officiels de l'exégèse catholique auront certainement à cœur de faire mieux qu'une simple critique; ils voudront nous donner une histoire orthodoxe, qui sera tout aussi savante, et même plus, que celle de Renan.



### III.

## DE LA CRITIQUE BIBLIQUE

---

**Leçon d'ouverture du cours d'Écriture sainte**  
à la Faculté de théologie catholique de Paris, pour l'an-  
née 1892-1893 (1).

Messieurs,

L'application de la méthode critique à l'étude de l'Écriture sainte n'a guère commencé avant le XVII<sup>e</sup> siècle, et c'est seulement dans le nôtre qu'elle a été faite d'une manière complète et définitive. L'exégèse biblique s'est approprié lentement les procédés que l'on suivait dans l'examen des documents profanes. Ceux qui osèrent les premiers discuter les opinions communément reçues touchant l'origine des Livres saints et la valeur des textes qui nous les représentent étaient loin d'être tous des théologiens exacts. Après avoir prononcé avec respect les noms de Louis Cappel et de Richard Simon, qui sont les maîtres de la critique scripturaire au XVII<sup>e</sup> siècle, il faut bien reconnaître que, dans les temps qui ont suivi, la critique a été souvent un instrument de combat contre la révélation, un moyen de diminuer l'autorité

(1) *Enseignement biblique*, nov. déc. 1892.



de la Bible. De là vient le discrédit où elle est encore dans l'esprit d'un grand nombre de personnes qui n'en connaissent que les abus, et qui sont restées étrangères à ses procédés légitimes, à ses progrès, à ses résultats certains. Beaucoup de gens sont encore persuadés que la critique est pareille à l'arbre de la science du bien et du mal, et qu'il est impossible d'y toucher sans mourir. Il n'en est pas, il ne peut pas en être ainsi. C'est pourquoi je crois utile d'appeler votre attention sur la critique biblique, sur son objet, sa légitimité, ses avantages ou, pour mieux dire, sa nécessité.

## I.

Le mot critique signifie jugement, discernement, examen, art de juger. On entend maintenant par critique l'examen raisonné des œuvres de l'esprit humain. La critique est un art plutôt qu'une science. Elle suppose non seulement une connaissance suffisante du sujet auquel elle s'applique, mais l'expérience des choses qu'il s'agit de juger, et si l'on peut s'exprimer ainsi, le maniement des objets qu'il s'agit d'apprécier en eux-mêmes et de comparer entre eux. Un grand poète peut être un assez mauvais juge en matière de poésie. C'est que le génie et le talent d'observation ne sont pas une même chose. Un critique n'a pas besoin de génie ; mais il a besoin d'avoir des yeux, du jugement, du tact, et de perfectionner par l'usage ces dons naturels.

L'objet de la critique est aussi étendu que l'activité de l'esprit humain. Elle s'applique principalement aux beaux-arts, aux documents de l'histoire et à toutes les formes de la littérature. C'est par ce dernier côté, en tant qu'elle s'exerce sur les documents écrits de l'an-



tiquité, que la critique nous intéresse. Appliquée aux textes, la critique s'occupe de vérifier l'intégrité de leur conservation, leur origine, leur sens, et d'apprécier leur caractère. Pour les documents épigraphiques découverts en original, la critique se borne à en reconnaître l'authenticité, à en déchiffrer la lecture, à en donner l'interprétation. Les textes transmis par la copie exigent d'abord qu'on fixe leur lecture par la comparaison et la discussion des plus anciens et des meilleurs exemplaires qui les représentent. Plus les textes sont anciens, plus la besogne de la critique est ardue, sujette à erreur, et plus elle est nécessaire.

Pour fixer le texte des anciens documents de la littérature profane et de la littérature ecclésiastique, on est obligé de consulter avant tout les manuscrits. Ces manuscrits, surtout les principaux, les copies indépendantes l'une de l'autre, ne sont jamais nombreux pour le même livre; mais ils offrent toujours une certaine quantité de variantes; aucun ne remonte, la plupart du temps, à l'époque de l'auteur, ni souvent même aux siècles les plus rapprochés de lui; des fautes se sont introduites dans le texte durant les siècles pour lesquels il n'y a pas de témoins; aucun manuscrit n'en est exempt, si bien que le meilleur manuscrit ne jouit pas d'une autorité absolue; la comparaison des variantes permet de choisir celle d'entre elles qui a le plus de chances de représenter la leçon primitive; mais il y a lieu parfois de suspecter une leçon attestée par tous les manuscrits, et l'on ne peut restituer que par conjecture la leçon originale. Qui ne voit déjà, par ce simple exposé, que la discussion des textes est une œuvre aussi indispensable que délicate, et que si la critique est une chose nécessaire, les bons critiques doivent être assez rares?



Tout n'est pas fini cependant. Après la critique du texte vient la critique de son contenu, ce qu'on appelle volontiers la haute critique. De tout temps la fraude ou, pour employer un terme applicable à certains cas pour lesquels le mot de fraude serait malsonnant, la substitution littéraire a été pratiquée. Ce document qui se présente à nous, ou que la tradition nous présente comme étant de tel auteur vivant à tel époque, est-il bien réellement de lui ? On doit procéder ici à une nouvelle discussion de témoignages : témoignages extrinsèques attestant en propres termes ou par citations et emprunts l'existence du livre avec telle attribution, à un moment déterminé de l'histoire ; témoignages intrinsèques ou confirmation, par le contenu du livre, de l'attribution qu'il se donne ou qui lui est donnée par la tradition. Il n'est plus question seulement des détails du texte, mais de l'origine même du document. Le critique devra être assez perspicace et assez prudent à la fois pour reconnaître et fixer la juste portée de chaque témoignage et la mesure d'autorité qui lui appartient.

Vient ensuite l'interprétation du document dont on a établi la teneur et déterminé la provenance. Dans cette partie de sa tâche la critique a pour auxiliaires indispensables la connaissance des langues, de l'histoire, des institutions de l'antiquité ; faute de quoi l'exégèse des documents anciens sera chargée de contre-sens. Pour expliquer exactement ces documents, il faut entrer tout à fait dans l'esprit de l'antiquité, ne pas prêter étourdiment aux anciens nos manières de voir, de raisonner, de sentir ; il faut se faire provisoirement citoyen des siècles passés. Peu d'hommes, même parmi les plus instruits, sont capables de faire ainsi abstraction de leurs propres idées, d'arriver au degré d'impersonnalité sans lequel on n'est pas véritablement historien.



Ajoutons que, nonobstant la triple division qui vient d'être indiquée, le domaine de la critique historique est un. Sous les diverses formes où elle s'exerce, son but est toujours de fixer le véritable caractère et le sens des documents. La critique textuelle et la haute critique marchent de concert. La première fournit une base solide à la seconde ; et réciproquement celle-ci concourt bien souvent à la fixation du texte. Il y a donc en réalité une seule critique, dont la mission est aussi haute qu'elle est pleine de difficultés et de périls.

L'étude de la Bible fournit à la critique une matière abondante. Sans doute, comme livre divin, la Bible est au-dessus de la critique. Le savant n'a pas à vérifier le fait de l'inspiration des Livres saints : ce fait échappe nécessairement à toute constatation scientifique ; il est attesté par la révélation et par l'Église interprète de la révélation ; le caractère transcendant de la Bible, comparée aux autres documents de l'antiquité, peut servir à le démontrer indirectement, mais non d'une manière absolue. De même, le savant n'a pas à définir l'objet propre de la révélation divine qui est contenue dans la Bible : une autorité infaillible est nécessaire pour cela, et cette autorité n'appartient qu'à l'Église. Mais si la Bible est véritablement un livre divin, elle est aussi, et dans toute la force du terme, un livre humain. La pensée divine s'est humanisée dans l'esprit des auteurs sacrés ; elle s'est pour ainsi dire incarnée dans les Livres saints ; elle est devenue analysable. La composition des Écritures et leur conservation se sont accomplies sous une direction particulière de la Providence ; mais ce sont des faits historiques susceptibles d'être examinés. De ce chef, en tant que livre humain dans sa forme, ayant son origine et son histoire dans l'humanité, la Bible, par cela même qu'elle participe à la condition



générale de tous les livres et particulièrement des livres anciens, peut devenir l'objet de la critique.

L'histoire des textes bibliques est un sujet très vaste et très complexe. Indépendamment des textes originaux de l'un et de l'autre Testament, il y a lieu d'examiner celui des principales versions anciennes. Nul livre au monde n'a été aussi souvent copié que la Bible dans ses textes hébreu, grec, latin, syriaque, etc. Que ces transcriptions multipliées aient donné lieu à divers accidents, c'est ce qui devait arriver et ce qu'il est possible de constater. Un travail considérable s'impose à quiconque veut faire la critique des principaux textes de l'Écriture. Jusqu'à présent ce travail, au moins dans certaines parties très importantes, n'a été qu'ébauché. Il existe plusieurs éditions critiques du texte grec du Nouveau Testament, dont aucune ne prétend être définitive. Il n'y a pas encore, à proprement parler, d'édition critique de la Bible hébraïque, ni des Septante, ni de la Vulgate latine.

L'histoire de la composition des Écritures présente également toute une série de problèmes plus ou moins graves en eux-mêmes, souvent obscurs, parce que les écrits bibliques ont été rédigés en dehors de nos habitudes littéraires, toujours délicats, parce que la Bible est un recueil de livres sacrés et qu'on ne saurait traiter ces livres avec la même liberté que les œuvres communes de l'esprit humain. Cependant les problèmes existent, provoquant l'examen, attendant leur solution. En quel sens et dans quelle mesure le Pentateuque peut-il se réclamer du nom de Moïse ? Comment les livres historiques de l'Ancien Testament ont-ils été composés ? Quel est le véritable caractère du recueil prophétique placé sous le nom d'Isaïe ? Dans quels rapports se trouvent les trois Évangiles synoptiques au point de vue de leur date et de leur rédaction ? Quel est l'auteur de l'Épître



aux Hébreux ? Certes, ce sont là des questions qu'on ne peut pas trancher sans les avoir étudiées de près ; et dès qu'on les a posées, il paraît nécessaire d'y répondre, ne serait-ce que pour dire jusqu'à quel point, dans l'état actuel de la science, elles comportent une solution certaine.

Bien que le corps des Écritures bibliques ait mis plusieurs siècles à se former, tous les livres de la Bible sont anciens relativement à nous ; ils ont été rédigés dans l'esprit de l'antiquité. D'autre part, la Bible n'a pas cessé d'être aux mains des croyants, aux mains de l'Église, qui l'a toujours interprétée conformément aux besoins présents de ses fidèles. Quel rapport y a-t-il entre les interprétations traditionnelles de l'Écriture et le sens primitif, le sens que voyaient les écrivains sacrés ? Quel est, par exemple, le sens original des premiers chapitres de la Genèse. Comment les prophètes et leurs contemporains comprenaient-ils les prophéties ? Pour interpréter les documents historiques qui sont contenus dans la Bible, ne faut-il pas souvent tenir compte des libres procédés de l'antiquité en matière de narration, et surtout du but religieux que poursuivent toujours les historiens sacrés ? Au point de vue de l'exactitude historique, toutes les parties de la Bible, qui ont la même autorité divine pour l'enseignement théologique, ont-elles le même caractère, la même valeur de témoignage pour ce qui est matière de fait ? N'y a-t-il pas lieu d'introduire à cet égard dans l'explication de l'Écriture toutes les distinctions et toutes les nuances que l'on met dans l'explication des autres documents de l'antiquité ? Ces questions générales suffisent, ce semble, à montrer que le champ de l'exégèse biblique est immense, varié et même, en un sens et sur beaucoup de points, presque inexploré.

La critique a de quoi s'exercer sur la Bible ; mais en a-t-elle le droit ?



## II

A cette question nous pourrions répondre affirmativement sans examiner en détail les décisions de l'Église qui gouvernent l'exégèse catholique. Les faits dont nous venons de parler sont des vérités à connaître : il ne peut exister aucune définition de l'Église pour défendre et empêcher la recherche de la vérité. Cependant, comme les décrets des conciles de Trente et du Vatican sont souvent mal compris par les ennemis de l'Église catholique et qu'on les a parfois interprétés chez nous d'une façon trop étroite, nous allons démontrer plus amplement le droit de la critique.

Si l'on s'en tient à une considération superficielle du sujet, il semble que les problèmes dont nous faisons l'énoncé tout à l'heure sont déjà résolus en droit et en fait par la tradition, qu'ils le sont tout au moins en principe par la doctrine commune des théologiens et par les définitions de l'Église concernant l'inspiration et la canonicité des Écritures, l'autorité des Pères et des Docteurs. Il n'en est pas ainsi dans la réalité.

Nous avons déjà discuté ce point en ce qui regarde la critique textuelle (1). Touchant la conservation des textes bibliques, les décisions et l'enseignement de l'Église ne garantissent que deux faits généraux, également reconnus par une critique impartiale, à savoir, que les livres bibliques n'ont pas été altérés dans leur substance, et que les altérations accidentelles qui peuvent exister dans les textes ecclésiastiques n'ont jamais eu

(1) *Histoire du texte hébreu de l'Ancien testament*, p. 203-211.



pour résultat d'y introduire une erreur doctrinale, une croyance étrangère à la révélation contenue dans les Écritures authentiques. L'intégrité substantielle que l'Église assure à la Bible dont elle fait usage, se trouve garantie implicitement aux autres textes anciens de l'Écriture, à cause du rapport étroit qu'ils ont avec les textes ecclésiastiques. La Bible hébraïque, la Bible grecque, la Vulgate latine, malgré les nombreuses divergences qui existent entre elles, représentent substantiellement les Écritures originales. Aucune de ces Bibles ne peut passer pour un témoin indiscutable et parfaitement exact du texte primitif dans ses menus détails. Or ce sont justement ces détails qu'examine la critique textuelle. L'exercice de celle-ci ne sera donc entravé aucunement par la doctrine de l'Église touchant la canonicité des Livres saints et l'authenticité de la Vulgate.

Il est vrai qu'une interprétation trop rigoureuse des décrets de Trente conduit certains théologiens à d'autres conclusions. Cette interprétation nous mènerait aussi à un désastre exégétique. Le savant condamné à retrouver dans les Écritures primitives, surtout dans le texte hébreu de l'Ancien Testament, tous les passages de la Vulgate ayant une signification dogmatique et morale, n'atteindrait jamais le but qu'il serait obligé de poursuivre. Toute version est déjà un commentaire, Saint Jérôme a bien pu mettre, et de temps en temps il a mis sa propre pensée, une pensée vraie en elle-même, conforme à la tradition ecclésiastique, au lieu de la pensée primitive, principalement dans les passages obscurs et où le texte hébreu lui-même a souffert (1). Après saint Jérôme, un passage comme le verset des

(1) V. *Le livre de Job, Introduction*, p. 7-11.



trois témoins célestes dans la première Épître de saint Jean a pu s'adjoindre au texte de la Bible latine sans que l'on soit obligé de le rétablir dans le grec, où très probablement il n'exista jamais. Sa présence dans la Bible officielle de l'Église romaine lui confère l'autorité d'un témoignage traditionnel ; elle ne saurait lui donner l'autorité d'un témoignage biblique, cette autorité n'appartenant qu'au texte authentique de l'Épître (2).

Les définitions de l'Église ne gênent pas davantage l'exercice de la critique dans les questions d'authenticité. Jamais jusqu'à ce jour l'Église n'a défini que tel livre de la Bible appartient à tel auteur, ou qu'il a été composé de telle manière. Elle a déclaré simplement que tous les livres de la Bible sont inspirés et canoniques. L'Église pourrait certainement, si elle le jugeait à propos, émettre une décision sur cette matière, comme elle pourrait le faire aussi en matière de critique textuelle. Il s'agit là de faits qui sont en relation directe avec l'objet de la révélation, bien qu'ils n'y soient pas compris, et l'Église a le droit de porter sur ces faits un jugement absolu, dès qu'elle en reconnaît le besoin ou l'utilité. Mais autre chose est le droit strict, autre chose l'exercice actuel et complet du droit. Pour qu'une définition soit formulée, il est nécessaire d'abord que la matière soit préparée. Or, si l'origine de certains livres bibliques ne prête guère à discussion et n'a pas besoin d'être garantie autrement, celle de certains autres est fort obscure. Ainsi l'Église pourrait promulguer une définition sur l'origine du Pentateuque ; mais, à l'heure présente, on ne trouverait sans doute pas un seul théologien catholique, véritablement au courant

(2) V. *Histoire du Canon du Nouveau Testament*, p. 260-271, 290-294.



de la question, pour soutenir que l'attribution à Moïse du Pentateuque tout entier doit être présentée aux fidèles comme un point de foi ou une vérité certaine selon les principes de la foi. On ne songera pas d'ailleurs à enlever à Moïse, par un jugement solennel, tout ou partie du Pentateuque. D'où il suit qu'une définition ecclésiastique sur un pareil sujet a peu de chances de se produire, et que la critique reste libre d'examiner la question avec la prudence et la maturité convenables.

L'Église nous enseigne que les Livres saints contiennent la révélation sans mélange d'erreur. La logique demande qu'ils renferment aussi les preuves historiques de la révélation. Pour satisfaire à ce dernier objet, il faut que la Bible, prise dans son ensemble, soit authentique, au moins dans un sens large, que ce soit un document historique suffisamment complet, exact et digne de foi pour établir l'origine divine de la religion. Mais on ne peut déduire de cette nécessité logique ni du caractère divin de la Bible, que l'attribution particulière de tel livre à tel auteur soit objet de foi ou garantie absolument par la doctrine de la foi. Les questions d'origine et de composition restent donc, même pour les Livres saints, des questions d'histoire littéraire, qui relèvent directement du témoignage historique et de l'examen critique. Elles peuvent très bien, dans certains cas, n'admettre pas de réponse certaine : l'auteur et la date de plusieurs écrits bibliques sont parfaitement inconnus. Mais là où il y a certitude, il s'agit de certitude historique, alors même que la doctrine de la foi confirme d'une manière générale et indirectement les conclusions de l'historien. Sans cette certitude historique toute la démonstration évangélique et l'apologétique chrétienne rouleraient dans un cercle vicieux. Il convient donc de traiter les questions d'authenticité



biblique plus prudemment que les questions de littérature profane, à raison du caractère sacré des documents; mais il n'y a pas lieu d'employer une autre méthode (1).

Ici encore, en exagérant les conséquences de la doctrine traditionnelle sur l'inspiration des Écritures, on pourrait susciter à la critique de graves embarras. C'est ce qui arriverait, par exemple, si l'on considérait comme inspirés et nécessairement vrais tous les titres de livres, ou bien si l'on prenait toujours à la lettre les attributions apparentes, les formules de citation d'un livre sous le nom de tel ou tel auteur. Les titres sont, la plupart du temps, des données surajoutées aux morceaux qu'ils précèdent : si respectables que soient ces données à raison de leur antiquité, du soin avec lequel la tradition les a conservées, on a le droit d'en vérifier l'exactitude. Les indications contenues dans les livres eux-mêmes ne doivent pas être interprétées non plus d'une façon toute mécanique et brutale, mais selon l'esprit des auteurs et de l'antiquité. Les habitudes littéraires de ces temps reculés n'étaient pas celles de notre époque. Il est arrivé parfois que des écrivains plus récents n'éprouvaient aucun scrupule à mettre leurs œuvres sous la protection de noms recommandés par la tradition antérieure : c'est ainsi que le livre de la Sagesse se présente comme étant de Salomon. Personne aujourd'hui n'admet cette attribution. On ne peut pas dire a priori qu'aucun autre livre ou morceau de l'Écriture ne se trouve dans les mêmes conditions. Il est bien probable que l'Écclésiaste n'appartient pas plus à Salomon que la Sagesse. On s'exposerait donc à tomber dans l'erreur si l'on se croyait obligé de reconnaître à certaines données contenues dans ces livres une exactitude maté-

(1) Cf. *Revue biblique*, 1892, p. 557-559.



rielle qu'elles ne possèdent pas nécessairement. De même, un auteur inspiré qui cite un auteur plus ancien en le désignant par son nom, vise généralement le livre et non l'auteur ; de telles citations sont faites d'après les opinions courantes de l'époque ; elles ne constituent pas une autorité absolue qu'on puisse invoquer pour résoudre sans discussion les questions d'authenticité. Sinon il faudrait dire que le livre d'Hénoch, expressément cité dans l'Épître de saint Jude, a été réellement écrit par le patriarche antédiluvien dont il se réclame (1). Les Livres saints ont été inspirés pour être vrais ; mais ils ont été inspirés aussi pour être ce qu'ils sont, des livres proportionnés aux besoins des temps où ils ont paru, des livres rédigés dans l'esprit et la manière de l'antiquité. Ce n'est pas en vertu d'un principe abstrait que l'on peut définir le caractère particulier de chaque livre, son but, la signification et la portée de son contenu. Sur tous ces points l'ancienne tradition a laissé beaucoup à faire à la critique des temps modernes, parce qu'il ne s'agit pas ici du fond doctrinal qui est l'objet propre de la révélation, ni de l'interprétation générale des Écritures considérées comme sources de la vérité religieuse, mais de problèmes littéraires, de menues questions d'exégèse historique, dont on n'avait autrefois ni le loisir ni le goût de s'occuper.

La liberté de la critique n'est pas beaucoup plus restreinte en matière d'exégèse que dans les questions de critique textuelle et de composition littéraire.

Le concile de Trente, dans son décret disciplinaire *De editione et usu sacrorum librorum*, s'exprime ainsi : *Ad coercenda petulantia ingenia decernit (sacrosancta Synodus) ut nemo suæ prudentiæ innixus, in rebus*

\* (1) V. *Enseignement biblique*, juil.-août 1893, Chron. p. 417-418.



*fidei et morum ad ædificationem doctrinæ christianæ pertinentium, sacram Scripturam ad suos sensus contorquens, contra eum sensum quem tenuit et tenet sancta mater Ecclesia, cujus est judicare de vero sensu et interpretatione Scripturarum sanctarum, aut etiam contra unanimem consensum Patrum, ipsam Scripturam sacram interpretari audeat.* Et le concile du Vatican, interprétant ce décret dans la constitution dogmatique *Dei filius* (c. 2, *De revelatione*), en fixe la véritable portée : *Quoniam vero, quæ sacrosancta Tridentina Synodus de interpretatione divinæ Scripturæ ad coercenda petulantia ingenia salubriter decrevit, a quibusdam hominibus prave exponuntur, nos idem decretum renovantes, hanc illius mentem esse declaramus, ut in rebus fidei et morum, ad ædificationem doctrinæ christianæ pertinentium, is pro vero sensu Sacræ Scripturæ habendus sit, quem tenuit et tenet sancta mater Ecclesia, cujus est judicare de vero sensu et interpretatione Scripturarum sanctarum; atque ideo nemini licere contra hunc sensum, aut etiam contra unanimem consensum Patrum ipsam Scripturam sacram interpretari.* Par là, le concile du Vatican montre que le décret de Trente n'était pas purement disciplinaire. De même que la partie du décret qui concerne la Vulgate implique la conformité doctrinale de cette version avec les textes originaux, de même la prescription relative à l'interprétation des Écritures implique l'obligation de considérer comme vrai le commentaire dogmatique et moral qui est donné à l'Écriture par la tradition ecclésiastique.

Mais on doit observer qu'il s'agit du commentaire doctrinal des Écritures, et que l'objet propre de ce commentaire est fort nettement déterminé par les deux conciles : *in rebus fidei et morum ad ædificationem*



*doctrinæ christianæ pertinentium*. Il est donc défendu expressément d'extraire de l'Écriture, par voie d'interprétation dogmatique, des opinions qui ne seraient pas conformes à l'enseignement traditionnel de l'Église ; et il est prescrit de retrouver dans les passages dogmatiques et moraux qui ont trait à l'édification de la doctrine chrétienne, lorsque le sens doctrinal de ces passages a été établi par l'autorité de l'Église ou l'enseignement unanime des Pères, ce sens autorisé par la tradition, et non un autre, soit directement opposé, soit simplement différent. Aussi bien par son côté négatif que par son côté positif, le décret du concile de Trente, renouvelé au concile du Vatican, se réfère à l'interprétation théologique des Écritures. Il n'atteint pas aussi directement et par suite il ne règle pas d'une manière aussi absolue l'interprétation purement historique et critique des Livres saints.

Cette distinction du sens théologique ou traditionnel et du sens historique des Écritures n'est pas faite pour être aisément comprise des personnes peu familiarisées avec la critique des textes et l'histoire de l'exégèse. Elle est réelle cependant. Il est certain que l'interprétation traditionnelle des textes scripturaires, surtout quand il s'agit de l'Ancien Testament, ajoute presque toujours quelque chose au sens vraiment littéral, au sens perçu par les écrivains sacrés. Elle y ajoute de la précision, pour les doctrines qui sont expressément contenues dans ces textes, et même parfois des éléments nouveaux, en ce sens qu'elle tire de la pensée primitive certaines conclusions qui s'en déduisent légitimement, quoique l'écrivain ne paraisse pas y avoir songé. L'exégète, en déterminant le sens primitif des textes dogmatiques, le sens vu par l'auteur biblique, n'est pas tenu d'y retrouver toute l'ampleur du commentaire traditionnel ; et non



seulement il n'y est pas tenu, mais comme historien il ne le doit pas. Son devoir est, au contraire, de constater le progrès doctrinal dont le point de départ est marqué par le sens primitif des textes scripturaires, et dont le développement est représenté par le commentaire traditionnel. Ses conclusions ne portent pas la moindre atteinte à l'enseignement de la tradition. Le critique constate simplement que la vérité contenue dans l'Écriture a reçu au cours des siècles une expression plus nette et acquis un développement plus large. En observant que la formule primitive était plus vague ou plus obscure et la doctrine moins explicite, il ne se prononce nullement contre l'épanouissement ultérieur de la vérité scripturaire. Sa méthode exégétique diffère nécessairement de celle qui est employée d'ordinaire par les théologiens scolastiques. Ceux-ci, par exemple, raisonnant sur le troisième chapitre de la Genèse, réussissent à tirer de ce chapitre une théorie du péché originel et de la rédemption aussi complète et aussi arrêtée que celle de saint Paul et du concile de Trente. Historiquement parlant, une telle identité de pensée, excluant toute modification accidentelle, n'est pas possible à vingt ou trente siècles de distance. Un critique attentif remarquera sans peine que cette identité n'est pas exempte de nuances, qu'elle porte principalement sur la substance des choses. Il devra néanmoins reconnaître la vérité des déductions que la tradition postérieure a fondées sur le texte ancien en utilisant les éléments doctrinaux qui y étaient contenus. De son côté, le théologien doit laisser au critique la faculté de vérifier sous quelle forme, moins parfaite relativement à nous, la vérité divine a été promulguée d'abord. En niant ce droit et l'existence d'un progrès doctrinal, le théologien s'exposerait à compromettre ses propres thèses et à ruiner le crédit de la théo-



logie ; il serait tout aussi répréhensible que le critique, si celui-ci, au lieu de constater simplement l'existence du développement doctrinal, s'avisait d'en contester la légitimité.

Ainsi donc, sur le terrain même où s'exerce l'infaillible magistère de l'Église, la recherche critique n'est pas inutile ; elle n'est pas condamnée d'avance ; elle peut se mouvoir librement dans les limites fixées par l'autorité de la tradition. Ces limites ne sont pas pour elle un obstacle, mais bien plutôt un guide sûr dont les indications seront confirmées par l'évidence des faits. Pour tout ce qui n'a pas trait à l'édification de la doctrine chrétienne, l'exégète catholique est parfaitement libre de suivre les lumières qu'une connaissance plus exacte de l'histoire ancienne projette maintenant sur l'histoire biblique. Nous pouvons affirmer sans crainte, nonobstant les négations intéressées de la critique protestante et rationaliste, que la doctrine catholique laisse à l'exégèse comme à la critique textuelle et à la critique purement littéraire des écrits bibliques la faculté de vivre, de croître et de se perfectionner.

### III

Cette liberté que l'Église nous laisse, nous n'avons pas seulement le droit, nous avons aujourd'hui le devoir de nous en servir. L'exégèse qui convient à notre époque est une exégèse véritablement critique : il n'est pas nécessaire de le prouver. Nous devons commenter la Bible avec toute l'exactitude que l'on apporte maintenant à l'examen des documents de l'antiquité profane. La vraie méthode théologique en rapport avec l'esprit et les besoins du temps présent est la démonstration historique de la perpétuité de la foi, non une démonstration par



sylogismes, mais une démonstration par les faits, non pas la démonstration d'une perpétuité uniforme consistant dans la répétition imperturbable des mêmes formules, mais d'une perpétuité réelle et substantielle, la perpétuité d'une doctrine qui vit et qui grandit sans cesser d'être identique à elle-même ; cette analyse historique des croyances doit être couronnée par un solide exposé philosophique des conclusions positives que fournit une étude approfondie, sincère, exacte, de la tradition biblique et ecclésiastique.

La tradition biblique est à la base de la tradition ecclésiastique. Les avantages que procure l'étude critique de la Bible sont une connaissance plus sûre des textes sacrés, une meilleure intelligence des conditions dans lesquelles ont été rédigés les Livres saints, et par suite une idée plus précise des conditions historiques de la révélation ; enfin la critique biblique prépare et met en œuvre les matériaux de la plus belle histoire qui soit à connaître, l'histoire de la révélation, l'histoire ancienne de la religion. Le rôle de la critique est donc de première importance. En la négligeant ou en en réprouvant l'exercice prudent et légitime, nous empêcherions, autant qu'il est en nous, la science catholique de répondre aux besoins intellectuels de notre époque.

La théologie, en effet, est comme une adaptation de la doctrine révélée aux différents états de culture que traverse l'humanité. Pour remplir sa mission, tout en restant immuable dans ses principes, elle est progressive dans ses formules et jusqu'à un certain point dans l'intelligence même du dépôt traditionnel. Assurément l'étude de la Bible et des origines de la religion n'a pas pour résultat immédiat de nous fournir une synthèse théologique en rapport avec les exigences actuelles de la science. Mais elle a le grand avantage de nous mon-



trer comment, aux époques toutes primitives, la vérité révélée s'est moulée dans les contours d'une pensée presque enfantine, et comment elle s'en est successivement émancipée ; elle nous donne le sens historique du développement de la vérité religieuse au sein de l'humanité ; par là elle nous instruit à concevoir et à présenter cette vérité sous la forme qui convient le mieux à l'esprit de nos contemporains.

La reconnaissance d'un élément variable dans l'expression de la doctrine révélée ne compromet en aucune façon le caractère divin de cette doctrine et des Écritures qui la contiennent. La Bible est ce qu'elle devait être pour être comprise de ses premiers lecteurs. Quand on la voit telle qu'elle est, elle apparaît plus vivante, plus grande, plus admirable, plus divine en même temps que plus humaine. Disons-le en terminant, la vraie critique ne détruit que les préjugés ; elle éclaire la foi ; et si nous n'osons pas dire qu'elle inspire la charité, nous ne craignons pas d'affirmer que la critique biblique, en faisant toucher du doigt les progrès lents et difficiles de l'éducation religieuse que Dieu, dans sa miséricorde, a voulu donner à l'humanité, doit inspirer l'humilité de l'esprit, une grande indulgence pour ceux qui se trompent involontairement, une profonde reconnaissance pour le Maître suprême qui n'a pas voulu nous abandonner à nos propres ressources et qui a placé devant nous, pour nous guider à travers le désert de ce monde, une colonne de lumière, l'enseignement toujours ancien et toujours nouveau de son Église.



#### IV.

### L'HISTOIRE DU DOGME DE L'INSPIRATION (1).

Un prêtre du diocèse de Spire, M. P. Dausch, vient de publier sur l'inspiration des Écritures une étude importante, qui a été couronnée par la Faculté de théologie de Munich. Le titre du livre est ainsi conçu : *Die Schriftinspiration. Eine biblisch-geschichtliche Studie*, « L'inspiration des Écritures. Étude biblico-historique. » Nous ne trouvons pas là, en effet, un traité dogmatique, mais une histoire du dogme de l'inspiration. L'auteur justifie sa méthode par de fort bonnes raisons, et il en a fait une heureuse application : il fait suivre à son lecteur l'idée de l'inspiration scripturaire depuis ses origines jusqu'à nos jours.

M. Dausch partage en deux grandes périodes l'histoire du dogme de l'inspiration : la première période, durant laquelle le dogme se développe sans être discuté, s'étend depuis les origines jusqu'à l'époque de la réforme ; la seconde période commence au temps de la réforme et dure encore. C'est la période de discussion, caractérisée par « le développement systématique de l'idée de l'inspiration ». Pourquoi ne fait-on pas remonter ce développement à l'âge de la scolastique ? C'est que les théologiens du moyen âge se sont occupés beaucoup plus du contenu des Écritures que de leur origine ; ils ont laissé au second plan la question de l'ins-

(1) *Enseignement biblique*, mars-avr. 1892.



piration et ne l'ont guère traitée ex professo, mais plutôt d'une façon indirecte, en exposant les notions générales de révélation et de prophétie.

Dans la période moderne, M. Dausch nous fait suivre la doctrine de l'inspiration chez les protestants et les rationalistes, puis dans l'Église catholique. L'intérêt s'accroît naturellement à mesure qu'on se rapproche du temps présent. Il y a, en particulier, un article assez curieux sur les notions « trop larges » de l'inspiration, bien que d'ailleurs cet article soit plus intéressant par son contenu historique et à titre de renseignement que par la critique des opinions qui y sont rapportées. Peut-être même y a-t-il çà et là telle donnée de fait qui réclamerait de meilleures preuves, par exemple cette assertion : « Dans plusieurs séminaires de France, au dire de la *Controverse* (mars 1886), on enseigne comme probable la limitation de l'inspiration réelle, et on conclut que peut-être les livres historiques tels que les Rois les Paralipomènes, etc., ne sont inspirés et exempts d'erreur que dans les parties morales et dogmatiques. » M. Dausch aurait dû prendre un supplément d'information avant de compromettre la bonne renommée de nos séminaires. Il y a aussi plus d'une nuance entre les opinions d'Érasme, de Lenormant, de M. l'abbé de Broglie, du P. Caussette, de Mgr Clifford, qui sont réunis dans le même paragraphe, avec les séminaires incriminés par la *Controverse*.

Mais ce qui manque surtout dans cette partie, disons le sans détour, c'est un jugement personnel sur les auteurs contemporains qui ont professé des opinions « trop larges » au sujet de l'inspiration. Les motifs qui ont conduit ces écrivains à émettre des idées neuves, ou, pour mieux dire, à chercher de nouvelles formules pour expliquer le dogme de l'inspiration, sont tout ce



qu'il y a de plus respectable au monde. Hommes de science, ils ont eu le sentiment très vif des dangers qu'une interprétation trop étroite de certaines données scripturaires et du dogme de l'inspiration pouvait faire courir de nos jours à la foi des gens éclairés. Ils ont cherché à résoudre de la façon la plus satisfaisante pour la tradition et la raison les difficultés de la Bible. Ils ont pu se tromper ; mais ils ont droit à ce qu'on interprète leur pensée dans le sens le plus favorable. Ainsi lorsque Lenormant écrit : « La doctrine chrétienne distingue dans la Bible, comme deux choses différentes, la révélation et l'inspiration. Tout y est inspiré, tout n'est pas révélé » (*Origines de l'histoire*, I, xvi), il n'y a pas lieu de trouver à la dernière proposition « un son radical ». Les tenants de l'opinion que M. Dausch appelle « dominante » en disent tout autant. De même, ce n'est pas comprendre la pensée de Lenormant ni le véritable état de la question traitée par lui dans ses *Origines de l'histoire*, que de déclarer l'inspiration supprimée par le seul fait que d'anciennes légendes chaldéennes auraient eu leur écho dans la Bible et serviraient en quelque sorte d'expression sensible aux vérités révélées. Lenormant n'a pas nié l'inspiration des premiers chapitres de la Genèse ; il a proposé un moyen nouveau de les interpréter sans violenter le texte et sans mettre la Bible en contradiction avec la science. Le problème qu'il traite est un problème d'exégèse, non un problème de théologie. Si les chapitres dont il s'agit ne sont pas rigoureusement historiques, c'est qu'ils n'ont pas été inspirés pour contenir une histoire exacte ; mais ils ont été inspirés pour être ce qu'ils sont. S'il est vrai que le cadre de certains récits ait été fourni à l'écrivain sacré par d'anciennes légendes venues de la Chaldée, et que ces légendes ne présentent pas toutes un caractère his-



torique, c'est que la mise en scène de la narration scripturaire est destinée seulement à faire valoir l'idée fondamentale, qu'elle revêt d'une forme sensible, en rapport avec l'état d'esprit de l'auteur humain et de ses contemporains. L'idée fondamentale, par exemple, l'idée du Dieu créateur appartient à la révélation ; la présentation de cette idée sous la forme convenable aux temps où l'écrivain sacré a vécu se ferait sous l'influence de l'inspiration. On ne nie pas l'inspiration d'une parabole en disant que la vérité de la parabole n'est pas à chercher dans les termes figuratifs, mais dans le sens figuré. Les termes figuratifs n'ont qu'une vérité relative, une valeur de proportion, selon qu'ils sont aptes à faire valoir le sens de l'allégorie ; et la parabole tout entière est vraie, bien que ses éléments ne soient pas vrais de la même manière.

Lenormant et d'autres encore disent, il est vrai, qu'il y a des erreurs dans la Bible, en matière d'histoire et de sciences humaines. Le cardinal Newman (à qui on fait avec raison l'honneur d'un paragraphe spécial) admettait dans la Bible des *obiter dicta*, membres de phrases, propositions, remarques accessoires, qui pouvaient contenir des erreurs et qui n'étaient pas inspirés. Lenormant ne contestait pas l'inspiration des passages ou morceaux qu'il ne croyait pas devoir prendre à la lettre. C'est pourquoi il s'est contredit jusqu'à un certain point en formulant cette proposition générale (*op. cit.* VIII) : « Les décisions de l'Église n'étendent l'inspiration qu'à ce qui intéresse la religion, touche à la foi et aux mœurs, c'est-à-dire, seulement aux enseignements surnaturels contenus dans les Écritures. Pour les autres choses, le caractère humain des écrivains de la Bible se retrouve tout entier. » Newman maintient l'inspiration des parties purement historiques, sauf dans les



menus détails, *obiter dicta*. Mais il semble ne pas l'étendre aux matières de sciences naturelles, d'astronomie, etc. : « Sous quel rapport les livres canoniques sont-ils inspirés ? Ce ne peut être sous tout rapport ; sans cela nous serions obligés de croire comme article de foi que la terre est éternellement immobile, *terra in æternum stat*, que le ciel est au-dessous de nous et qu'il n'y a pas d'antipodes » (*L'Inspiration de l'Écriture sainte*, trad. Beurlier, p. 10). Il faut avouer que ces théories limitent ou paraissent limiter l'objet de l'inspiration d'une manière qui n'est conforme ni à la lettre ni à l'esprit de la tradition ecclésiastique (1). Mais, après cela, quand on voit M. Dausch reprocher à Newman « de n'avoir pas étendu l'inspiration aux *vérités* de sciences naturelles, physiques, astronomiques, anthropologiques, renfermées dans la Bible », on est bien tenté de lui dire : Quel service vous rendriez à l'exégèse en dressant la liste des *vérités* astronomiques et autres du même genre, dont vous affirmez que la Bible est remplie !

Au fond, M. Dausch, tout en suivant dans ses jugements l'opinion commune des théologiens contemporains, ne veut pas mal de mort à la minorité. Il a consigné ses opinions particulières à la dernière page de son livre : l'inspiration n'aurait pas de portée réelle si elle n'avait pour effet de préserver d'erreur l'auteur inspiré ; mais « la causalité divine se manifeste sous une forme humaine » ; celle-ci devient d'une certaine façon matière d'analyse pour la critique, « tandis que l'essence de l'inspiration est établie par les principes dogmatiques » ; pour concilier les données de la critique

\* (1) Le lecteur voudra bien se rappeler que ces lignes ont été écrites près de deux ans avant l'Encyclique *Providentissimus Deus*.



avec celles du dogme, il faudrait autre chose que les expédients trouvés jusqu'à ce jour, « parce que la distinction de parties inspirées et de parties non inspirées dans la Bible, comme la distinction de l'inspiration réelle et de l'inspiration verbale, est plus ou moins la vivisection d'une activité intellectuelle » ; la tradition catholique ne favorise aucunement une distinction de parties essentielles qui seraient vraies, et de parties secondaires qui pourraient contenir des erreurs ; cependant il ne faut pas écarter absolument de l'Écriture toute imperfection humaine ; « la solution définitive sera possible seulement quand l'examen de la crédibilité humaine, historique des Livres saints, — la critique textuelle et la critique réelle — aura obtenu des résultats tout à fait certains. » Et M. Dausch applique à l'Écriture la parole du Seigneur : « Bienheureux celui qui ne se scandalise pas à mon sujet ! » Après tout, « la révélation n'est pas la Bible, et la Bible n'est pas la révélation. La question de la divinité de la révélation contenue dans l'Écriture, n'est pas identique à la question de la divinité de l'Écriture comme forme de cette révélation. » Newman et Lenormant peuvent dormir en paix.

Quant aux vivants, faudra-t-il qu'ils soient toujours hantés par la crainte de diminuer l'Écriture en y reconnaissant des traces de l'imperfection humaine, ou d'offenser le sens commun en niant des défauts évidents ? Est-il donc si difficile à un homme intelligent qui a lu la Bible, de savoir à quoi s'en tenir sur l'astronomie biblique ? Évidemment non. Pratiquement, ceux qui soutiennent que la Bible ne contient pas d'erreurs en matière d'astronomie s'accordent avec ceux qui prétendent le contraire. Les premiers reconnaissent, en effet, que les auteurs inspirés ont parlé suivant les idées



astronomiques de leur temps, en sorte que leur langage se trouve n'être pas conforme à la vérité actuelle. Sans doute on donne à entendre que leur pensée était plus vraie que leurs discours, et même on soutient que le premier chapitre de la Genèse, par exemple, s'accorde pour le langage avec l'astronomie d'autrefois et pour le fond avec celle d'aujourd'hui. Mais ces assertions ne sont point exigées par l'orthodoxie. Les auteurs inspirés parlaient, en matière d'astronomie, le langage de leur temps, parce qu'ils partageaient les idées de leurs contemporains. Et la chose est bien simple, et il n'y a pas lieu de s'en scandaliser. Ce qui serait tout à fait scandaleux, pour ne rien dire de plus, ce serait qu'ils eussent connu par la révélation toutes les vérités de l'ordre scientifique, et qu'ils eussent pris soin de laisser dans l'ignorance leurs contemporains et la postérité. A quoi aurait servi cette révélation ?

Il ne faut pas dire néanmoins que la Bible contient des erreurs astronomiques. Ce serait à la fois une injustice et une naïveté. Pour qu'on fût en droit de reprocher à la Bible une erreur de ce genre, il faudrait que dans un passage quelconque un auteur inspiré manifestât l'intention d'imposer à son lecteur comme vérité certaine telle ou telle conception sur le système du monde. Mais aucun des écrivains sacrés n'a laissé entrevoir la volonté d'écrire une leçon d'astronomie. On doit chercher la vérité dans ce qu'ils veulent nous apprendre et non dans ce qui est accessoire ou pour mieux dire étranger à leur enseignement. On a parlé des erreurs de la Bible parce qu'on y a cherché trop de vérité, des vérités que la Bible n'est pas destinée à nous faire connaître. La révélation n'ayant pas pour objet les sciences purement humaines, la Bible se trouve à cet égard dans la même situation que tous les documents de l'an-



tiquité qui ont été écrits sans prétention scientifique. On peut essayer de reconstituer le système du monde qui encadre la mythologie et la philosophie des anciens ; mais on ne prend pas la peine de dire qu'ils se sont trompés, parce que le reproche serait odieux et ridicule. Ils ne savaient pas certaines choses que nous connaissons ; des choses qu'ils devaient ignorer nécessairement ; qu'ils n'ont même pas essayé d'apprendre ; touchant lesquelles ils ont adopté les idées de leur temps, sans y attacher autrement d'importance et sans vouloir les transmettre aux siècles futurs comme le dernier mot de la vérité. De même, les auteurs bibliques ont partagé les opinions de leur temps sur les matières d'astronomie, de cosmologie et autres sciences de la nature. Ces opinions servent en quelque façon de cadre à l'histoire biblique, et même, dans une certaine mesure, à la révélation. Du moment que la révélation n'avait pas pour objet les vérités de science profane, il ne pouvait pas en être autrement. On fait preuve de légèreté ou d'étroitesse d'esprit lorsqu'on trouve dans ce fait une objection contre l'autorité des Livres saints.

L'objection n'atteint pas les Livres saints ; elle atteint seulement les interprétations trop rigoureuses de l'Écriture. M. Dausch a dit à la fin de son livre deux grandes vérités : la première, que « la causalité divine », dans la composition des Écritures, « se manifeste sous une forme humaine » ; la seconde, que cette forme humaine, par cela même qu'elle est humaine, se prête à l'analyse, et que, par conséquent, l'examen critique des Livres saints permet ou permettra de constater les imperfections qu'ils contiennent eu égard au progrès des sciences cosmologiques, physiques et historiques.

Il semble en effet que ceux qui ont discuté jusqu'à présent la question de l'inspiration, même ceux qui ont



émis sur le sujet des opinions « trop larges » (1), ont négligé d'envisager en lui-même et dans ses conséquences un fait que l'exégète sans parti pris constate avec la dernière évidence et dont la nécessité s'impose à la réflexion du penseur, à savoir, que la Bible, livre divin, est aussi et devait être, dans toute la force du terme, un livre humain. La vérité divine, pour se manifester aux hommes, s'est incarnée comme le Verbe éternel. Le Fils de Dieu nous est devenu semblable en tout « sauf le péché ». De même, la Bible ressemble en toutes choses à un livre de l'antiquité qui aurait été rédigé dans les mêmes conditions historiques, à l'exception du seul défaut qui la rendrait impropre à sa destination providen-

\*(1) On a beaucoup abusé de cette épithète en ces derniers temps. On est allé même jusqu'à parler d'une « école large », qui n'a jamais existé. Il s'agissait de trois ou quatre savants ou théologiens qui avaient émis, touchant l'inspiration divine de la Bible, certaines opinions assez mal définies. Ces opinions, soit qu'on les considère en elles-mêmes, soit qu'on les compare à l'enseignement traditionnel, auraient plutôt dû être qualifiées d'étroites. Au lieu de mettre l'apologiste plus à l'aise, elles compliquaient son œuvre en lui suscitant des difficultés inextricables tant du côté de la théologie que du côté de la science. Quelle condition étrange que celle de l'exégète en présence d'un texte embarrassant, s'il était obligé premièrement de se démontrer à lui-même et de prouver aux autres que ce passage est garanti ou non par son Auteur divin ! Quand on a voulu réduire ces systèmes à une théorie unique et suffisamment équilibrée dans toutes ses parties (Mgr d'Hulst, *Question biblique*), et qu'on l'a présentée comme une doctrine d'école, on l'a sans doute formulée pour la première fois, car elle ne semble pas avoir été soutenue par aucun théologien ou exégète, dans les termes où on la signalait à l'attention des gens éclairés. La conception assez bizarre d'un livre où il y aurait deux couches superposées, la divine et l'humaine, plus ou moins profondes, la divine l'étant assez pour que, dans la majeure partie du livre, on trouve la vérité, mais s'amincissant néanmoins en beaucoup d'endroits où la couche humaine s'épaissit jusqu'à renfermer l'erreur, a été formellement rejetée par l'Encyclique *Providentissimus Deus*, comme contraire au sentiment des Pères et des Docteurs.



tielle ; et ce défaut serait l'enseignement formel d'une erreur quelconque présentée comme vérité divine. Mais il fallait, par ailleurs, que la Bible fût un livre humain, parce que les interprètes de la révélation divine étaient des hommes et qu'ils écrivaient pour être compris d'autres hommes ; ils se sont conformés aux procédés littéraires employés de leur temps et ils ont moulé en quelque sorte la vérité révélée dans le cadre des opinions communes et des traditions de leur race, sauf à rectifier dans ces données, qui étaient pour eux la science contemporaine, ce qui pouvait contredire les principes essentiels de la vérité religieuse.

La Bible contient donc un élément divin et un élément humain. Mais ces deux éléments se pénètrent l'un l'autre pour constituer une œuvre divino-humaine dans laquelle on ne saurait faire deux parts, celle de l'activité divine et celle de l'activité humaine. Ces deux activités ont agi *per modum unius*, comme disent les scolastiques. Le livre inspiré tout entier est à la fois l'œuvre de Dieu et l'œuvre de l'homme : de Dieu comme auteur principal, de l'homme comme auteur subordonné à Dieu. Dire que Dieu est l'auteur des idées, que l'homme est l'auteur des mots ; que Dieu est l'auteur du fond et l'homme l'auteur de la forme ; que Dieu est l'auteur des passages dogmatiques ou moraux ou que l'homme est l'auteur des passages historiques ou simplement des *obiter dicta* : c'est, comme l'observe M. Dausch, pratiquer la vivisection. Dieu et l'homme sont à des titres divers, les auteurs responsables de la Bible tout entière, idées et mots, fond et forme, vérités religieuses et données historiques, cosmologiques ou autres. Ni l'ancienne tradition bien interprétée, ni la raison n'admettent les partages que les modernes, sous l'influence de préoccupations polémiques ou apologéti-



ques, ont essayé d'introduire dans la Bible. La composition des Livres saints a été une œuvre surnaturelle que le concours divin a pénétrée tout entière, en sorte que rien dans cette œuvre n'est de Dieu à l'exclusion de l'homme, ni de l'homme à l'exclusion de Dieu. La vérité divine nous est présentée dans les Écritures telle que les auteurs inspirés ont été capables de la concevoir avec le secours divin ; et tout le travail de leur esprit, toute l'activité qu'ils ont apportée à la composition des Livres saints ont été prévenus et enveloppés de ce secours, qui a pu atteindre des objets variés sans pour cela cesser d'être.

Est-ce à dire que toutes les propositions contenues dans la Bible aient une valeur absolue, qu'il faille prendre avec la même rigueur cette assertion : « La terre est immobile à jamais », et cette autre : « Le Seigneur ton Dieu est le seul Dieu » ? Jamais personne ne l'a pensé, bien que plusieurs aient paru le dire. On ne conçoit pas même comme possible un livre, écrit par des hommes et pour des hommes, qui contienne la vérité, toute vérité, sous une forme appropriée aux besoins de tous les temps. Telle devrait être la Bible, pour satisfaire aux exigences de la thèse protestante. Mais la Bible ayant été écrite par des auteurs et pour des lecteurs vivant dans tel pays, à telle époque, porte nécessairement les traces de son origine et de sa destination première. L'individualité des écrivains, les idées de leur siècle, les habitudes littéraires de leur milieu s'y retrouvent, parfaitement reconnaissables dans l'atmosphère divine de l'inspiration. Par ce côté relatif de la Bible, la révélation se trouvait proportionnée aux besoins des temps où elle s'est produite. C'était là une nécessité, et cette nécessité devait se changer au cours des siècles en imperfection, lorsque le progrès des sciences



aurait transformé l'astronomie, la cosmologie, les sciences naturelles et l'histoire même de l'humanité. Cette imperfection est, elle aussi, purement relative ; et si l'on tient compte des intentions providentielles, on peut dire qu'elle est sans conséquence, puisque le magistère perpétuel de l'Église est là pour discerner infailliblement, sous l'antique enveloppe où elle nous est transmise, la vérité contenue dans l'Écriture.

C'est justement ce côté relatif de la Bible que M. Dausch autorise les critiques à étudier, espérant que leur travail pourra écarter les difficultés qu'il n'a pas osé lui-même aborder de front. Son attente n'a rien de très flatteur pour les exégètes, et elle est parfaitement justifiée. Dès qu'il a posé en principe que les Livres saints sont inspirés, et inspirés pour être vrais, mais qu'ils sont une œuvre humaine en même temps qu'une œuvre divine, qu'ils contiennent la révélation sous une forme adaptée au milieu et aux circonstances où ils ont été composés, le critique n'a plus rien à apprendre du théologien ; il peut, en se réglant sur la tradition pour l'interprétation doctrinale des textes, se livrer à ses recherches, étudier l'histoire humaine des Livres saints, discuter tous les problèmes concernant leur origine, leur conservation, leur interprétation. Les résultats de ses investigations ne contrediront pas le principe qu'il a posé ; car toutes les imperfections qu'il pourra trouver dans l'Écriture seront expliquées d'avance et conciliées avec le dogme.

Conclusion pratique : les discussions plus ou moins subtiles sur les conséquences possibles de l'inspiration ne servent que peu ou point la cause de l'apologétique scripturaire, mais il importe d'étudier la Bible en elle-même et dans son histoire, afin de voir quel est le véritable caractère de ses différentes parties, quel but a



été poursuivi par les différents auteurs, et, d'après le caractère des livres et le but des écrivains, quelle vérité il convient de chercher dans tel ou tel morceau, quelle part il faut faire dans l'interprétation du texte sacré à l'influence des milieux et des temps.



## LA QUESTION BIBLIQUE ET L'INSPIRATION DES ÉCRITURES

---

Au commencement de cette année (1893), Mgr d'Hulst, dans le *Correspondant*, et après lui, d'autres théologiens, dans diverses revues catholiques, ont traité la question biblique par rapport au dogme de l'inspiration. Quoique ce point de vue soit très important, ce n'est pas le seul d'où l'on puisse envisager le sujet : peut-être même l'intérêt principal de la question doit-il être cherché ailleurs (1). C'est pourquoi, après avoir analysé brièvement les dernières controverses, j'essaierai de dire en quoi consiste surtout la question biblique, quels sont les moyens dont on dispose pour la résoudre, enfin comment il est possible d'écarter les difficultés qu'elle présente au point de vue théologique.

\* (1) On remarquera que la majeure partie de l'Encyclique de Léon XIII sur l'Écriture sainte est consacrée à recommander les études bibliques et à tracer la méthode qu'on doit suivre en s'y appliquant. La question théologique de l'inspiration y est traitée de façon très sommaire. Le Pape, affirmant avec autorité la doctrine traditionnelle de l'Église, a enseigné simplement que la Bible est inspirée tout entière et qu'elle ne contient pas d'erreurs. Au fond, l'Encyclique *Providentissimus Deus* n'a pas modifié l'état de la question théologique ; elle n'a fait que le formuler clairement. La liberté de l'exégèse catholique n'a été ni augmentée ni diminuée par les déclarations pontificales.



## I

C'est bien une question de théologie qui a été examinée récemment dans les revues et les journaux catholiques, sans être résolue. Il s'agissait de savoir si le dogme de l'inspiration permet ou ne permet pas de croire qu'il y ait des erreurs dans la Bible.

Ceux qui croient à l'existence d'erreurs dans la Bible ne s'accordent pas entre eux. Les uns ont fait ces erreurs presque imperceptibles, les réduisant à de légères méprises ou distractions de l'écrivain sacré. Saint Paul, réclamant son manteau et ses livres à Timothée, aurait pu dire que ces objets se trouvaient chez Carpus à Troas, oubliant qu'il les avait laissés ailleurs.

D'autres admettent des erreurs plus considérables. Les auteurs bibliques, en tout ce qui touche aux sciences de la nature, auraient partagé les opinions de leur temps qui aujourd'hui sont reconnues fausses, et de ce chef, il y aurait dans la Bible quantité d'énoncés en contradiction avec la vérité scientifique. On lit, en effet, dans l'Écriture, que la terre est à jamais immobile ; que Dieu l'a fondée sur les eaux ; que les cieus la couvrent comme un pavillon ; que les astres sont de simples luminaires destinés au service de la terre, et dont les plus grands sont le soleil et la lune ; que le monde a été créé en six jours, ce qui réduit à cinq jours l'histoire du monde avant l'apparition de l'homme sur la terre, etc.

Quelques-uns enfin vont jusqu'à dire qu'il y a dans la Bible des erreurs de fait plus graves que les *obiter dicta* dont il était question tout à l'heure. Les récits de la création n'auraient rien d'historique, et le déluge aurait été aussi tout autre chose que ce que l'on raconte ; les



patriarches antédiluviens et plusieurs des postdiluviens n'auraient pas existé, mais pourraient être la personification de peuples, de villes, d'événements historiques très reculés. On dit aussi qu'il y a une chronologie biblique pour les temps primitifs, et que cette chronologie est insuffisante, artificielle, inexacte. On a relevé certaines contradictions qui se trouvent dans les livres historiques de l'Ancien Testament. Le livre de Samuel se contredit quand il présente David comme écuyer de Saül, qu'il fait dire ensuite au roi, lorsque David s'avance contre Goliath : « Quel est donc ce jeune homme ? » et qu'Abner, commensal de Saül et de David, répond : « Je n'en sais rien. » (I *Sam.* XVII, 55-58). Quoiqu'on lise au livre des Paralipomènes (II *Chron.* XXI, 12) que le prophète Élie envoya une lettre au roi Joram de Juda, il ne paraît pas que cette lettre ait pu être écrite, puisque le prophète avait quitté ce monde avant la mort de Josaphat, père de Joram. Nonobstant le témoignage exprès du livre de Tobie, Sennachérib n'était pas fils de Salmanasar. Nonobstant le témoignage du livre de Judith, aucun Nabuchodonosor n'a régné à Ninive au temps où l'empire assyrien a été en rapport avec les royaumes d'Israël et de Juda. Nonobstant le témoignage du livre de Daniel, Balthasar ne peut pas être en même temps le fils de Nabuchodonosor et le dernier roi de Babylone.

On pourrait ajouter que les évangélistes se contredisent (1) assez fréquemment sur les circonstances de temps et même de lieu qu'ils attribuent aux mêmes

\* (1) On dira plus loin si cette contradiction a une portée réelle. Tous les faits signalés dans cette partie de l'article ne sont pas à prendre comme des erreurs de la Bible, mais comme des données à concilier avec la doctrine traditionnelle touchant la vérité des Livres saints.



faits, ainsi que sur d'autres détails historiques. Saint Luc change l'ordre attribué par saint Matthieu à la seconde et à la troisième tentation du Christ. Les Synoptiques disent que le Christ commença à prêcher en Galilée après que Jean-Baptiste eut été emprisonné, tandis que, selon le quatrième Évangile, Jésus aurait déjà enseigné avant la captivité du Précurseur. Le premier Évangile raconte comme ayant eu lieu après la guérison du possédé de Gadara, celle du paralytique de Capharnaüm, en observant même que Jésus traversa la mer de Galilée pour venir dans sa propre ville, tandis que saint Marc et saint Luc placent la guérison du paralytique longtemps avant celle du possédé. De plus, saint Matthieu amène deux possédés là où saint Marc et saint Luc ne parlent que d'un seul. Les divergences de ce genre sont nombreuses dans les Évangiles (1).

Il n'est pas jusqu'à certains énoncés doctrinaux qui, si on les prend à la lettre et sans les compléter ou les corriger par d'autres passages de l'Écriture et par l'enseignement traditionnel, ne se prêtent facilement à des conclusions erronées. Job, quelques psalmistes, l'Éclésiaste disent, touchant la destinée des hommes après leur mort, des choses qui sont peu en harmonie avec la doctrine d'autres livres plus récents de l'Ancien Testament et celle du Nouveau relativement à la vie future. Les prophètes annoncent toujours comme imminent le règne messianique, et saint Paul, dans ses premières Épîtres, donne clairement à entendre qu'il ne mourra pas avant le retour glorieux du Christ.

A tous ces faits, dont l'évidence critique ne réclame pas, en général, d'autre démonstration (2), beaucoup

\* (1) V. la partie du commentaire des Synoptiques publié dans l'*Enseignement biblique* 1893, nos 11-13.

\* (2) La liste pourrait en être considérablement allongée. On n'a mentionné ici que les plus frappants et les moins contestables.



de théologiens répondent par une fin de non recevoir. Les livres de l'Écriture, déclarent-ils en s'appuyant sur les conciles de Trente et du Vatican, sont sacrés et canoniques dans toutes leurs parties, inspirés tout entiers, par conséquent vrais tout entiers ; l'ancienne tradition n'a pas pensé qu'il y eût la moindre erreur dans la Bible, et la tradition n'a pas pu se tromper sur un point qui intéresse directement la foi.

Ceux qui contestent l'inerrance absolue de la Bible admettent les mêmes principes que leurs adversaires, et ils ont beaucoup de peine à se dérober aux mêmes conclusions. Ils supposent que l'inspiration divine a pour conséquence nécessaire la vérité absolue de la parole inspirée. Comme, d'autre part, ils croient découvrir dans la Bible beaucoup de choses qui ne sont pas vraies, ils sont amenés à limiter l'inspiration, à distinguer dans les Livres saints ce que Dieu a fait faire, ce dont il est l'auteur direct, et ce qu'il a laissé faire, ce qui est imputable à l'initiative personnelle des écrivains sacrés. Dieu a fait écrire la vérité ; il a laissé écrire l'erreur. Cependant, jamais ni les Pères ni les docteurs du moyen âge n'ont soupçonné qu'il pût y avoir dans la Bible des parties non inspirées, et les définitions de Trente et du Vatican n'autorisent pas une semblable distinction. L'Église n'a jamais pensé que la Bible soit une mosaïque où des fragments d'erreur humaine seraient juxtaposés à des fragments de vérité divine. En partant des données traditionnelles, il n'y a pas de place pour l'erreur dans la Bible.

Ainsi donc, la question biblique, si on la pose et la discute uniquement sur le terrain de la théologie, n'est qu'un problème difficile, irritant, auquel on apporte des solutions incomplètement vraies, soit que, se fondant sur la tradition ecclésiastique, on nie qu'il y ait des er-



reurs dans la Bible (1), soit que, partant des faits, on affirme la réalité des erreurs. Ceux qui nient paraissent bien être en contradiction avec l'évidence des faits observés. Ceux qui affirment ne savent pas expliquer le témoignage traditionnel, et leurs systèmes d'inspiration limitée n'ont pas la moindre racine dans l'antiquité chrétienne. Resterait à savoir si le point de vue de la tradition était bien celui des théologiens modernes et s'il n'y aurait pas moyen de concilier la donnée traditionnelle avec la donnée scientifique, sans fausser l'une ou l'autre. Mais avant d'examiner ce dernier point, il sera bon de voir sous un autre jour; par un côté peut-être plus actuel, la question biblique.

## II

La question biblique, en effet, n'est pas pour nous un simple thème de discussions théologiques analogue à celui qu'agitent en des sens divers les thomistes et les molinistes. Elle est aussi et d'abord une question d'histoire et de critique historique. Depuis plus d'un siècle, la critique rationaliste et protestante s'est emparée de la Bible, l'a disséquée comme une pièce d'anatomie, en a discuté les origines. Tous les problèmes qu'elle a soulevés se ramènent à un seul dont l'énoncé diffère notablement de celui qui résume la question biblique pour les théologiens. Il ne s'agit plus de savoir si la Bible contient des erreurs, mais bien de savoir ce que la Bible contient de vérité. « Que vaut la Bible ? » Telle est la question que l'exégèse non catholique fait retentir à nos oreilles par un si grand nombre de voix qu'il n'est plus en notre pouvoir de ne pas l'entendre. Nous devons

\* (1) Ou, pour mieux dire, on s'autorise de ce qu'il n'y a pas d'erreurs dans la Bible pour nier la réalité des faits précédemment indiqués.



opposer à la science rationaliste la science catholique de l'Écriture.

S'il est vrai que la sainte et complète intelligence des Livres saints, considérés comme source de la doctrine révélée, n'existe pas en dehors de l'Église catholique, il est vrai aussi que la connaissance scientifique de la Bible peut exister, qu'elle existe et se développe réellement chez « nos frères séparés », comme on disait au XVII<sup>e</sup> siècle en parlant des protestants. Nous insistons volontiers sur les changements et les contradictions qui se manifestent dans les œuvres de l'exégèse protestante et rationaliste. Mais ces changements et ces contradictions ne prouvent pas que nos adversaires soient toujours et tout à fait dans le faux. Des changements désordonnés, des contradictions perpétuelles ne sauraient être la marque de la vérité : une transformation régulière, une rénovation incessante est la condition naturelle de toute science qui n'est pas morte. La science rationaliste traîne partout avec elle l'erreur de son parti pris, la négation étroite du surnaturel. Cependant, si elle a un défaut radical et qui la perdra, à moins qu'elle ne s'en corrige, elle a une qualité indiscutable, c'est qu'elle travaille, et qu'elle suit souvent une méthode meilleure que ses principes philosophiques.

L'histoire du travail critique exécuté sur la Bible par les savants non catholiques ne s'offre pas à nous comme une succession incohérente de systèmes arbitraires, et il y a un certain nombre de conclusions sur lesquelles la critique non catholique ne reviendra probablement jamais, parce que de fortes raisons portent à les regarder comme acquises à la science. Telles sont les suivantes (1) :

\* (1) Ces conclusions n'ont pas un caractère doctrinal. Elles sont l'énoncé de problèmes qui méritent d'être étudiés de très près et qui ne



Le Pentateuque, en l'état où il nous est parvenu, ne peut pas être l'œuvre de Moïse.

Les premiers chapitres de la Genèse ne contiennent pas une histoire exacte et réelle des origines de l'humanité.

Tous les livres de l'Ancien Testament et les diverses parties de chaque livre n'ont pas le même caractère historique. Tous les livres historiques de l'Écriture, même ceux du Nouveau Testament, ont été rédigés selon des procédés plus libres que ceux de l'historiographie moderne, et une certaine liberté dans l'interprétation est la conséquence légitime de la liberté qui règne dans la composition.

L'histoire de la doctrine religieuse contenue dans la Bible accuse un développement réel de cette doctrine dans tous les éléments qui la constituent : notion de Dieu, de la destinée humaine, des lois morales.

A peine est-il besoin d'ajouter que, pour l'exégèse indépendante, les Livres saints, en tout ce qui regarde la science de la nature, ne s'élèvent pas au-dessus des opinions communes de l'antiquité, et que ces opinions ont laissé leurs traces dans les écrits et même dans les croyances bibliques.

Toutes ces conclusions ont pour objet des faits généraux qu'il ne paraît guère possible de contester absolument. Il importerait plutôt d'en déterminer la portée, de les analyser soigneusement dans leurs détails, afin de reconstituer avec précision et justesse l'histoire de la composition des Livres saints, l'histoire du peuple de Dieu, l'histoire de la Loi et de l'Évangile.

On peut regretter que nos exégètes, renfermés dans ce qui peut être résolu a priori, mais par un examen attentif des textes scripturaires, soit pris en eux-mêmes, soit comparés avec les données de la science moderne et de l'histoire profane.



le rôle d'apologistes, se soient attachés surtout à réfuter les hypothèses des savants non catholiques, au lieu d'examiner directement, dans un esprit de sage liberté, les problèmes nouveaux que la critique soulevait à propos des Livres saints. Nous essayons encore de prouver l'authenticité mosaïque du Pentateuque tout entier, et nous employons à cet effet des arguments qui ne sont pas assez concluants, parce qu'ils ne reposent pas véritablement sur l'analyse des textes : nous pourrions prouver plus facilement et avec plus de fruit, que Moïse, peu importe la part qui lui revienne dans la composition du Pentateuque, a réellement existé, qu'il est le fondateur indispensable de la religion juive, le point de départ historique du grand mouvement religieux qui aboutit au christianisme. Nous avons aussi perdu beaucoup de temps à échafauder sur le premier chapitre de la Genèse des systèmes à prétentions scientifiques et dont le défaut commun est de violenter le texte biblique pour y introduire les résultats d'une science qui lui est étrangère. Dans la question des Évangiles, pour ne toucher que les points essentiels, nous tenons à ce que chaque évangéliste ait écrit indépendamment des autres ; à ce qu'il s'accorde parfaitement avec eux, même dans les détails où les témoignages sont contradictoires ; à ce que les discours du quatrième Évangile aient été prononcés par le Sauveur dans la forme sous laquelle ils nous ont été transmis. Et pourtant la dépendance des Synoptiques, au moins celle du premier et du troisième Évangile, à l'égard de sources antérieures, paraît bien établie ; l'opposition des données évangéliques sur des points secondaires très nombreux est indiscutable, et au lieu de la nier, il faut en chercher des explications satisfaisantes ; l'auteur du quatrième Évangile a rapporté assez librement les discours du Sauveur, en sorte



qu'il convient d'étudier ses procédés de rédaction, afin de déterminer autant que possible la part qui lui revient dans l'arrangement et la forme des enseignements qu'il reproduit. Au lieu de se perdre dans les détails d'une apologétique subtile, il faudrait faire valoir l'autorité substantielle du témoignage évangélique, en dépit des divergences accessoires qui n'ont vraiment pas de portée réelle, si l'on se met, pour les juger, au point de vue des évangélistes ; montrer la divine figure du Christ qui ressort, en pleine lumière, de ce cadre imparfait ; présenter tel qu'il fut cet enseignement unique où l'on trouve assurément la marque du temps, du milieu, des circonstances où il a été donné, mais qui reste et qui restera le véritable aliment des âmes, la suprême ressource de l'humanité contre ses ignorances, ses faiblesses et ses douleurs.

### III

La science catholique doit reprendre, en les traitant suivant une méthode rigoureusement critique, les questions générales qui se rapportent à l'étude de la Bible, et le commentaire même des Livres saints, de façon à mettre dans tout leur jour le caractère historique de ces livres, l'origine et la signification des croyances bibliques. Histoire du dogme de l'inspiration, histoire du canon des Écritures, histoire du texte et des versions de la Bible, histoire de l'exégèse biblique, tels sont les sujets d'introduction préliminaire à l'examen direct des Livres saints. Vient ensuite l'étude des écrits bibliques, soit pris en eux-mêmes, soit comparés entre eux, la discussion de leur origine et l'analyse critique de leur contenu. Cette étude fournit les matériaux nécessaires à



l'histoire de la composition des Livres saints, à l'histoire d'Israël et de la religion israélite, à celle des origines chrétiennes (1). Tout le travail dont les parties principales viennent d'être énumérées, doit donner, autant qu'il est possible d'y atteindre, la solution de la question biblique sous les différents aspects qu'elle présente, et pour tous les cas où une difficulté plus ou moins grave a pu être constatée.

La nécessité d'un tel programme n'a pas besoin d'être démontrée : sa légitimité se trouve établie du même coup. J'ai dit ailleurs (2) comment l'exégèse catholique jouit, en principe, d'une grande liberté pour traiter toutes les parties de la science biblique, qu'il s'agisse de la critique des textes, ou de la critique des livres, ou même de l'examen des doctrines. La science catholique de la Bible peut grandir et se perfectionner : il appartient aux savants catholiques d'en assurer les progrès.

Certains esprits très prudents ne voient pas sans appréhension l'exégèse catholique s'engager dans une voie qui leur paraît nouvelle et pleine de périls. D'autres esprits, très violents, condamnent résolument l'application de la méthode critique aux études scripturaires, et voudraient retenir la science orthodoxe dans le cercle de ce qu'ils appellent les opinions traditionnelles et qu'il conviendrait d'appeler simplement les opinions acceptées, depuis un certain temps, par la majorité des théologiens (3), touchant les effets de l'inspiration, l'in-

(1) Voir plus haut le développement de ce programme, p. 7-21.

\*(2) Voir plus haut la leçon sur la Critique biblique.

\*(3) Surtout ceux qui ne sont pas exégètes. Les théologiens dont le suffrage doit compter en matière biblique sont principalement ceux qui ont approfondi non seulement la doctrine traditionnelle de l'Église sur les Écritures, mais encore la critique des Livres saints.



interprétation des premiers chapitres de la Genèse, l'origine du Pentateuque et de tel ou tel autre livre biblique. Ni les craintes des uns, ni les clameurs des autres ne semblent justifiées.

Qu'on lise Origène et saint Jérôme, et l'on verra combien les anciens docteurs se sentaient libres dans les questions de critique textuelle et les questions d'authenticité biblique. Le même esprit de liberté se rencontre jusque chez les théologiens du moyen âge. Il disparaît graduellement, depuis la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, par l'influence indirecte du protestantisme, et plus tard, par réaction contre les tendances négatives du rationalisme. On peut dire néanmoins que ce qui serait nouveau dans l'Église, et d'une nouveauté dangereuse, ce serait la défiance à l'égard d'un examen sérieux et sincère des questions bibliques. Le péril, à l'heure présente, n'est pas d'avancer sur le chemin de la science ; ce serait de rester immobiles, en niant le mouvement qui s'est accompli et qui s'accomplit encore autour de nous (1).

Si l'exégèse non catholique était arrivée, sur certains points particuliers, à des résultats certains ou très vraisemblables, que nous n'avions pas prévus, il ne devrait rien nous coûter de les reconnaître. La vérité, partout où elle se trouve, est toujours bonne à prendre. Les principes fondamentaux du catholicisme sont tels que les progrès scientifiques les plus considérables peuvent se produire en lui sans porter atteinte à sa constitution ou à ses doctrines. On ne saurait trahir la vérité traditionnelle en ouvrant les yeux à la vérité rationnelle. Le mot de capitulation, que l'on emploie quelquefois avec l'intention de rendre suspect et odieux tout effort

\* (1) *Talia ex temporum cursu incrementa suscipiant (Scripturæ sacræ studia) quæ vere sint in præsidium et gloriam catholicæ veritatis. Encyclique Providentissimus Deus.*



tendant à la restauration des études bibliques, n'est pas applicable au sujet dont on parle. Aucun dogme n'est en cause, et l'on ne fait pas de concession à une vérité, de quelque ordre qu'elle soit, lorsqu'on la voit et qu'on l'accepte. De même qu'il faudrait flétrir l'homme qui, sous prétexte de science, travaillerait à ruiner la foi, de même celui qui, sous couleur de servir la foi, travaillerait à dérober en quelque sorte furtivement, pour les anéantir, les données certaines de la science, serait digne de tout mépris ; et il serait aussi nuisible que l'autre, car il compromettrait gravement la cause qu'il prétendait servir. D'ailleurs, il ne saurait être question pour nous d'accepter sans contrôle les conclusions, même les plus vraisemblables, de la critique moderne, mais bien de reprendre, en les étudiant dans l'esprit de la véritable tradition catholique, tous les problèmes dont une étude approfondie de la Bible doit fournir la solution (1).

\* (1) Ceux qui se demandent avec une certaine anxiété si l'Encyclique *Providentissimus Deus* ne va pas rendre ce travail plus difficile, ou bien même si elle ne le défend pas comme attentatoire à l'autorité de l'Écriture, se troublent certainement à tort. L'Encyclique ne défend pas, elle recommande, au contraire, d'étudier à la fois l'histoire des textes bibliques et le témoignage de la tradition, le caractère propre des différentes parties de l'Écriture, les procédés suivis dans leur composition, les nuances particulières que présente la pensée des écrivains sacrés. Tout cela constitue la vraie critique, à laquelle doivent s'exercer principalement ceux qui sont appelés à enseigner l'Écriture sainte. L'Encyclique réproouve seulement les abus d'une critique téméraire qui, sans s'occuper de la tradition autrement que pour la contredire, s'adonne à l'examen des Livres saints afin d'improviser des hypothèses téméraires au sujet de leur origine, et des interprétations compromettantes pour leur autorité.

De même, l'Encyclique fait une distinction importante et qui n'a peut-être pas été assez remarquée, entre l'enseignement scripturaire qui doit être donné à tous les prêtres et celui par lequel on formera des professeurs d'Écriture sainte ou des exégètes chargés de repré-



## IV

Un point que je n'ai pas traité directement dans ma leçon sur *La critique biblique*, est la difficulté que pourrait opposer aux conclusions de la science exégétique la théorie de l'inerrance absolue de l'Écriture. La lumière, dit-on, jaillit de la discussion : peut-être se trouve-t-elle plus sûre et plus complète dans un examen tranquille et patient des difficultés à résoudre. Mais puisque le problème a été posé, il semble que ce soit un devoir pour quiconque voit le péril auquel une conception trop étroite de l'inerrance biblique pourrait exposer la foi des personnes éclairées, d'énoncer, dans un esprit de parfaite soumission à l'autorité de l'Église, les

sentir, en face de la critique rationaliste, la science catholique de la Bible. Le premier a nécessairement pour texte la Vulgate, interprétée surtout au point de vue doctrinal et théologique. Le second est fondé sur les textes originaux de l'Écriture étudiés au point de vue historique. Rien ne répondrait mieux, semble-t-il, à la pensée et au désir du Souverain Pontife, que l'institution de cours spéciaux pour la formation des professeurs d'Écriture sainte dans telle ou telle Université catholique où l'on pourrait les organiser plus facilement, parce qu'on aurait des maîtres capables et de plus grandes ressources pour l'étude. Ces cours, s'adressant à un auditoire choisi, n'auraient pas tout à fait le même objet ni le même caractère que ceux qui s'adressent au grand nombre : ce seraient des cours de langues orientales, hébreu, assyrien, syriaque, etc., et des cours d'exégèse savante où les questions d'introduction biblique seraient traitées avec plus de développements par leur côté historique, et où les textes originaux de l'Écriture seraient commentés directement devant des auditeurs qu'une connaissance suffisante des langues anciennes aurait mis en état de suivre une telle explication. La protection éclairée de Léon XIII ne manquerait certainement pas à ceux qui entreprendraient cette œuvre dans un esprit de dévouement à l'Église, de respect pour la tradition, de zèle pour le progrès de la science catholique.



raisons que l'on peut faire valoir en faveur d'une opinion plus large.

La théorie de l'inerrance absolue (1) ne satisfait pas l'esprit. Un livre absolument vrai, pour tous les temps, dans tous les ordres de vérité, n'est pas plus possible qu'un triangle carré. Un livre, même divin, est toujours un livre ; destiné aux hommes, il est encore et nécessairement un livre humain. Un livre absolument vrai pour tous les temps serait, s'il pouvait exister, incompréhensible pour tous les temps. Un livre vrai selon la science d'aujourd'hui sera plus tout à fait vrai selon la science de demain. Si tous les hommes portent la marque de leur époque, il en est ainsi de leurs œuvres, particulièrement des œuvres littéraires, qui reflètent, avec l'individualité de leurs auteurs, les opinions et les mœurs de l'âge où ils ont vécu. Il n'existe pas de symbole contenant, sous une forme accessible aux esprits de tous les siècles, toute la somme de vérité que les hommes sont et seront jamais capables de comprendre. La vérité religieuse elle-même n'a pas été donnée à l'humanité comme un

\* (1) Au fond et pratiquement, la théorie de l'inerrance absolue, telle qu'on la combat ici, n'est admise par personne. Mais beaucoup raisonnent comme s'ils l'admettaient en principe et comme s'il était indispensable de l'admettre. La Bible est aussi vraie qu'un livre peut l'être. Néanmoins elle ne présente pas uniformément l'expression exacte et complète de la vérité sur tous les points qu'elle touche. La parole divine adressée à tels hommes, dans telles conditions, a été dite pour eux ; dans sa forme elle est vraie relativement à eux, bien qu'elle soit absolument vraie dans sa substance. En face d'une difficulté réelle, le théologien qui veut y apporter une solution sérieuse, dit la même chose que le critique non préoccupé de théologie. Tout le monde reconnaît, par exemple, que les auteurs bibliques, en ce qui regarde le système du monde, s'expriment conformément aux apparences, aux conceptions populaires, à la science du temps. D'où il suit que leurs énoncés en cette matière ne sont pas nécessairement conformes à la réalité des choses et n'ont qu'une vérité relative.



trésor immuable, une sorte de diamant incorruptible, destiné à être contemplé successivement par toutes les générations. La doctrine révélée ressemble plutôt à un germe précieux qui vit et grandit, substantiellement identique à lui-même sous le développement incessant qui est la manifestation et la condition naturelle de son existence. Il ne faut donc pas exiger de la Bible que sa vérité soit en rapport avec les états successifs de la science humaine. La Bible a été ce qu'elle devait être pour satisfaire aux besoins religieux de ses premiers lecteurs. Le rationaliste qui reproche à la Bible de contenir des erreurs en matière de sciences naturelles ou des inexactitudes en matière d'histoire, se montre injuste à son égard, et cette injustice ne trouve qu'une excuse insuffisante dans l'imprudence avec laquelle nous violentons parfois le texte scripturaire pour le mettre d'accord avec les données de la science moderne.

La théorie de l'inerrance absolue semble trop évidemment contredite par les faits pour qu'un critique, abordant l'étude de la Bible sans préoccupation théologique, puisse ne pas la rejeter. Dans l'application, cette théorie aboutit à une contradiction palpable, parce que l'on s'en autorise pour déterminer la signification et la portée des textes avant d'en examiner critiquement le contenu (1).

\* (1) Passage à interpréter conformément à la note précédente. Il s'agit de savoir si les moindres parties de l'Écriture contiennent, sur tous les points qu'elles touchent même incidemment, le maximum de vérité qui a pu ou qui pourra être jamais connu en ce monde par l'esprit de l'homme, avec les lumières de la nature et de la grâce. Or il est évident que la vérité de l'Écriture n'a pas ce caractère absolu et n'a jamais été comprise de la sorte par la tradition. Les livres de l'Écriture sont adaptés aux conditions historiques de leur publication. De ce fait providentiellement nécessaire résulte la présence dans la Bible d'un élément relatif dont il ne faut ni



L'inerrance absolue de la Bible ne paraît pas être un article de foi, ni même une doctrine théologiquement certaine. Rien dans les documents scripturaires et traditionnels ne prouve que Dieu ait voulu faire aux écrivains sacrés, ou mettre dans la Bible une révélation scientifique ; il n'a pas même voulu y mettre une révélation religieuse complète dès le début et, dans son ensemble, adéquate par elle-même aux besoins de tous les temps. La question de savoir en quel sens et dans quelle mesure la Bible est vraie, n'a été traitée ex professo ni dans la Bible ni dans l'ancienne tradition. Cette question n'exis-

exagérer ni contester l'importance au point de vue de l'interprétation. Nous ne devons pas nous croire obligés, comme critiques, de retrouver dans chaque endroit de l'Écriture toute la somme de vérité que l'on est capable de connaître actuellement sur le point qui y est traité, comme si la Bible avait été écrite spécialement pour notre époque et comme si la science de notre temps était la règle immuable de la vérité. L'Encyclique nous prémunit contre cette tendance. *In consideratione sit primum scriptores sacros, seu verius Spiritum Dei qui per ipsos loquebatur noluisse ista, videlicet intimam rerum adspectabilium constitutionem, docere homines, nulli saluti profutura; quare eos, potiusquam explorationem naturae recta prosequantur, res ipsas aliquando describere et tractare aut quodam translationis modo, aut sicut communis sermo per ea ferebat tempora... Scriptor sacer... ea secutus est quae sensibilibus apparent, seu quae Deus ipse homines alloquens ad eorum captum significavit humano more.* Le Souverain Pontife dit expressément que ce principe n'est pas applicable seulement aux matières de sciences naturelles, mais aussi à l'histoire. « Léon XIII, écrit un savant jésuite anglais, n'affirme nulle part que tous les récits de la Bible soient aussi rigoureusement historiques les uns que les autres; mais il déclare que tous les récits qui sont vraiment historiques sont historiquement vrais... Admettons (par hypothèse) qu'Esdras ou un autre rédacteur (du Pentateuque), en agissant comme le supposent les critiques modernes, ait procédé conformément à une façon courante de parler, et non avec l'intention de créer la persuasion erronée que la législation placée dans la bouche de Moïse était tout entière et rigoureusement mosaïque, l'Encyclique nous laisserait libre d'interpréter les textes conformément à cette façon de parler. » P. Herbert Lucas; *The Guardian*, 25 avril 1894.



tait pas pour les auteurs bibliques et les Pères de l'Église; les théologiens scolastiques l'ont à peine soupçonnée. Ni la Bible ni la tradition n'ont pu y faire de réponse claire et indiscutable. Mais il est permis de dire que la tradition y a fait une réponse qui, pour être implicite, n'en est pas moins significative. Les Pères de l'Église et les anciens commentateurs avaient trouvé le moyen de concilier avec le principe de l'inspiration verbale, des interprétations qui nous semblent parfois très risquées. Leurs procédés exégétiques, en partie délaissés aujourd'hui, ne laissent pas d'être instructifs. Les auteurs ecclésiastiques ont traité la Bible comme un livre vrai, mais vrai à condition d'être interprété. N'est-ce pas encore le grand argument que l'Église catholique oppose avec raison au protestantisme.

La Bible est un livre ancien, un livre écrit par les hommes et pour des hommes, dans des temps et des milieux étrangers à ce que nous appelons la science. Les erreurs de la Bible (1) ne sont pas autre chose que le côté relatif et imparfait d'un livre qui, par cela même qu'il était livre, devait avoir un côté relatif et imparfait. Toutes les déficiences qui nous frappent dans l'Écriture et qui résultent soit des opinions courantes de l'antiquité en matière de cosmologie et de sciences naturelles, soit du manque d'informations historiques sur les temps primitifs ou trop anciens, soit des procédés de composition usités dans le milieu où les Livres saints ont été écrits, soit enfin du caractère plus simple et plus rudimentaire des croyances religieuses dans les âges très reculés, étaient pour la Bible une condition de succès, on pourrait dire une qualité indispensable. En ce sens, on peut dire que ces imperfections contri-

(1) Ou plutôt ce qu'on appelle ainsi.



buaient à rendre la Bible vraie pour le temps où elle a paru (1). Cette vérité purement relative ne porte aucun préjudice à la valeur absolue des principes qui sont à la base de l'enseignement biblique. Conçoit-on la révélation religieuse complète dès le début ? Elle eût été inintelligible. L'imagine-t-on compliquée d'une révélation scientifique dont nul ne se serait aperçu avant les temps modernes ? Elle eût été en partie inutile.

On dit, il est vrai, qu'une révélation scientifique n'était pas nécessaire pour éviter les erreurs scientifiques,

(1) « Dieu en parlant aux hommes, a dû employer le langage des hommes. Or tout langage humain est imparfait. Il se compose de mots et les mots sont des signes, des images toujours incomplètes de la réalité... Les langues sémitiques sont encore plus impropres que les langues ariennes à rendre toutes les fines nuances de la pensée... Le travail de subtile et délicate analyse fait par les philosophes de la Grèce dans le domaine intellectuel, travail admirable dont héritèrent Rome d'abord et ensuite les nations de l'Europe moderne, a manqué aux idiomes des enfants de Sem. Leur métaphysique, leur psychologie sont presque nulles. La science, dans le sens que nous attachons aujourd'hui à ce terme, n'existait pas pour eux... Nous sommes arrêtés à chaque pas, même quand nous lisons les auteurs anciens de même race que nous.. Combien la difficulté ne s'accroît-elle point quand les vieux écrivains dont nous lisons les œuvres ont non seulement écrit en une langue d'un génie différent de la nôtre, mais ont eu une autre manière de concevoir et de penser, ont vécu d'une tout autre vie et employé des mots semblables dans un sens tout différent... Leurs œuvres sont des fragments décousus plutôt qu'un tout suivi, une mosaïque de documents plutôt qu'un ensemble enchaîné, soudé ou fondu... L'ignorance des siècles passés relativement à l'origine du monde, à sa formation, aux lois qui le régissent, était profonde. Actuellement encore que d'obscurités et que d'hypothèses ! Que serait-il donc arrivé si Dieu, dans l'Écriture, nous avait donné l'énigme de la science ? L'Écriture aurait été rejetée par tous ces hommes, imbus de leur savoir, parce qu'elle n'aurait pas été d'accord avec leurs rêves du moment. La Providence a donc été sage en mettant le livre de la révélation en dehors des opinions changeantes des savants de la terre, et en parlant sur ces matières la langue du peuple. » Vigouroux, *Les Livres saints et la critique rationaliste*, I, 13-20, 64.



parce que l'Esprit-Saint aurait guidé les écrivains sacrés, de façon que, tout en partageant les idées populaires sur le système du monde, et les habitudes littéraires de leur temps, ils n'auraient jamais risqué une assertion contraire à la vérité des choses. Mais il suffit, pour savoir à quoi s'en tenir, de regarder le texte biblique et de voir à quelles échappatoires la théorie de l'inerrance absolue de l'Écriture réduirait sur certains points notre apologétique. On peut dire, en se plaçant au point de vue de la théologie, que les auteurs bibliques ne se sont pas trompés dans les endroits où nous les prenons en défaut, parce qu'ils n'ont pas eu l'intention formelle d'enseigner comme vrai en soi ce que nous trouvons erroné. Mais dès que l'on rejette cette explication, l'on se heurte à des difficultés sans fin. La semaine de la création génésiaque sera éternellement réfractaire à la géologie ; le firmament ne peut-être aucunement remplacé par l'espace indéfini, et, d'un bout à l'autre de l'Écriture, la terre est supposée réellement immobile sous la coupole des cieux. On cherchera toujours en vain l'emplacement réel du paradis terrestre et la source commune des quatre fleuves. On tourmentera inutilement les généalogies patriarcales pour faire cadrer la chronologie biblique avec les données certaines de l'assyriologie et de l'égyptologie. On ne fera pas croire aisément à un lecteur sérieux que Saül, au moment où David allait combattre le Philistin, connaissait seulement le harpiste et non le jeune homme vaillant qui était son écuyer, ou bien qu'il voulait, en bon père de famille, prendre des informations sur son futur gendre ; etc., etc. Pour chercher dans la Bible trop de vérité, l'on s'expose à y trouver beaucoup d'erreurs (1).

\* (1) Les données concernant le système du monde, la cosmogonie, la géographie du paradis terrestre, sont en rapport avec la



L'inspiration des Écritures est à concevoir comme un concours divin dont le but a été de préparer à l'Église une sorte de répertoire pour l'enseignement religieux et moral. Ce concours échappe à notre analyse, comme toutes les opérations divines dans l'ordre naturel ou dans l'ordre surnaturel. Mais on peut affirmer, sans crainte de se tromper, que ce concours spécial a prévenu et enveloppé toute l'activité des écrivains sacrés, de telle sorte qu'il est impossible de discerner dans leurs œuvres ce qui vient uniquement de Dieu et ce qui vient uniquement de l'homme. Tout vient à la fois de l'un et

science du temps. Les généalogies patriarcales sont une sorte de chaîne à laquelle les écrivains bibliques ont rattaché ce qu'ils savaient de l'antiquité préhistorique et qui sert principalement à montrer la continuité de l'action providentielle dans l'histoire de l'humanité. Le livre de Samuel contient deux relations concernant les premiers rapports de David et de Saül. Le dernier rédacteur n'a pas jugé à propos de préférer l'une à l'autre : était-il obligé de se prononcer sur la valeur de ses documents ? Il est vrai pourtant que l'une de ces relations peut être plus exacte que l'autre au point de vue historique. La lettre d'Élie exprime, dans le langage du Chroniqueur, ce que les prophètes ont pensé de la conduite du roi Joram ; la circonstance de la lettre envoyée encadre la leçon qu'a voulu donner l'historien. Il faut en dire autant de la mention de Salmanasar dans le livre de Tobie, du nom attribué au roi de Ninive dans le livre de Judith, du titre et de la généalogie de Balthasar dans le livre de Daniel. Ce sont des données vagues que les auteurs sacrés ont pu, d'ailleurs, emprunter en partie à la tradition et dont ils n'avaient pas à faire autrement la critique. D'une manière générale, les trois premiers évangélistes n'attachent que peu d'importance à l'enchaînement historique des faits. Job, les Psaumes, l'Éclésiaste ne contredisent pas doctrinalement l'enseignement des livres plus récents ; ils correspondent à un degré moins élevé de la révélation divine. L'imminence du règne messianique était un effet de perspective qui avait ses raisons providentielles et psychologiques. L'homme rapproché de lui l'objet de son espoir et il a besoin, pour agir, de le voir tout près. La foi des prophètes et des apôtres n'embrassait pas pour cela une illusion, bien que les contours matériels et flottants de leurs espérances, si l'on peut s'exprimer ainsi, ne se soient pas réalisés.



de l'autre. Les vérités religieuses et morales, objet propre de la révélation, apparaissent dans l'Écriture telles que les écrivains bibliques ont été capables de les concevoir. D'autre part, on n'imagine pas qu'il puisse y avoir, dans un livre inspiré, tel ou tel élément resté en dehors de l'influence divine, qui, selon la doctrine traditionnelle, atteint le livre comme livre, et l'atteint tout entier. Cette influence atteint même d'une certaine manière les imperfections que l'on qualifie d'erreurs et qui n'étaient point telles au jugement des écrivains sacrés et de leurs premiers lecteurs.

Ce qu'on appelle erreur n'est pas d'ordinaire un élément séparé de ce qui est pour nous vérité. Les deux éléments ne sont même pas toujours facilement séparables dans la pensée des écrivains bibliques et dans leurs livres. Ils peuvent être séparés et ils le sont toujours plus ou moins dans le commentaire ecclésiastique, où l'on applique aux besoins des temps les principes de la révélation biblique, et où l'on est obligé de la dégager du moule ancien qui l'a d'abord enfermée. Là où les Pères cherchaient quelque sens mystique permettant de trouver l'édification dans des difficultés qu'il n'était point alors nécessaire d'expliquer à fond, l'exégèse critique découvre certaines libertés de rédaction qui ne sont pas dans nos habitudes modernes, mais qui étaient dans celles des écrivains bibliques et en vertu desquelles ils ont pu énoncer telle donnée moins sûre ou hypothétique, telle combinaison de faits, artificielle et non historique, sans avertir expressément le lecteur. La Bible reste vraie, comme le croyaient les Pères, vraie, à condition d'être interprétée.

La Bible est vraie, mais l'Église est infallible. Un livre si vrai qu'il soit, ne peut s'interpréter lui-même, se proportionner à l'état intellectuel, moral, social des



temps pour lesquels il n'a pas été écrit. Voilà pourquoi le commentaire ecclésiastique a varié de caractère et de forme suivant les différentes époques. Il a besoin d'être toujours nouveau, tandis que la Bible est obligée de rester ce qu'elle est. Le commentaire historique ne détruit pas le commentaire traditionnel de la Bible ; il en vérifie simplement les bases. Ce que le progrès de la science scripturaire paraît enlever au prestige de l'Écriture manifeste la nécessité du magistère ecclésiastique. La critique fait ainsi l'apologie de l'Église contre les sectes fondées sur l'autorité de la Bible seule.

Les conclusions du présent article peuvent se résumer en quelques mots :

La question biblique n'est pas uniquement une question de théologie (1); elle consiste principalement à savoir dans quelle mesure les résultats de la critique moderne modifient les opinions reçues touchant la composition et l'interprétation historique des Livres saints. La meilleure façon de la résoudre serait de reprendre et de réviser, au point de vue catholique, tout le travail de l'exégèse indépendante (2). Le dogme chrétien et la saine théologie laissent aux savants toute la liberté dont ils ont besoin à cet effet.

Une interprétation trop étroite du dogme de l'inspiration pourrait être un obstacle sérieux au progrès de la science catholique. Mais la théorie de l'inerrance absolue (3) de la Bible ne s'offre pas à nous comme un

(1) La question théologique est maintenant résolue par l'Encyclique *Providentissimus Deus*.

(2) *Hos autem ipsos (qui ad sacras Litteras profitendas designantur) doctiores esse oportet atque exercitiores in vera artis criticae disciplina.* Encyclique *Providentissimus Deus*.

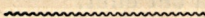
(3) Dans le sens indiqué plus haut et qui ferait de la Bible une série de propositions ayant toutes la même valeur de vérité pleine,



dogme ni comme une doctrine liée nécessairement au dogme.

La vérité des Écritures et une vérité que l'on peut dire, à certains égards, *économique*. Elle est coordonnée à l'infaillibilité de l'Église qui l'interprète. La forme sous laquelle cette vérité a été présentée d'abord implique, relativement à nous, beaucoup d'imperfections que l'on peut, au point de vue de la science moderne, qualifier d'erreurs, mais, qui, n'étant pas l'objet de l'enseignement révélé contenu dans la Bible (1), jouissent au point de vue théologique, d'une sorte de vérité proportionnelle, comme condition inévitable de la révélation dans les temps bibliques (2).

Ces opinions n'ont, au fond, rien de nouveau. A l'heure actuelle, beaucoup les conçoivent telles qu'on vient de les lire et préfèrent laisser à autrui le soin de les exprimer en public. Mais une parole sincère et pacifique a toujours le droit de se faire entendre : tous sont à même d'en faire leur profit si elle est bonne, et il est facile de la corriger en ce qu'elle peut avoir de défectueux.



constante et immédiatement adaptée à tous les états de la science humaine.

(1) Ni de l'enseignement biblique en général. Les imperfections dont il s'agit tiennent à l'écorce de l'enseignement, non à la substance, bien que les deux éléments ne soient pas toujours faciles à distinguer. La notion de l'*économie* biblique a été remarquablement traitée par un théologien catholique anglais dans le *Tablet*, 28 avril, 5, 12 et 19 mai 1894.

(2) *Nefas omnino fuerit, aut inspirationem ad aliquas tantum sacræ Scripturæ partes coangustare, aut concedere sacrum ipsum errasse auctorem.* Encyclopedie *supr. cit.*



## TABLE DES MATIÈRES

---

AVANT-PROPOS . . . . .	5
I. PROGRAMME DE L'ENSEIGNEMENT BIBLIQUE . . . . .	7
II. LES ONZE PREMIERS CHAPITRES DE LA GENÈSE . . . . .	22
III. DE LA CRITIQUE BIBLIQUE . . . . .	41
IV. L'HISTOIRE DU DOGME DE L'INSPIRATION . . . . .	60
V. LA QUESTION BIBLIQUE ET L'INSPIRATION DES ÉCRITURES.	73



TABLA DE MATERIAS

Faint, illegible text, likely a table of contents or index, with some horizontal lines separating sections.



